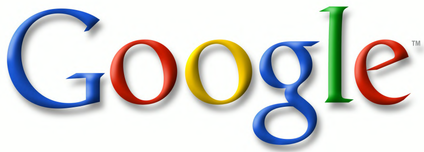




L'ABEILLE

Havraise

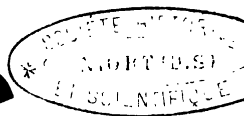


M.-A. FOLLOPPE

Société Havraise d'Etudes diverses



L'ABEILLE havraise





Recueil d'Œuvres couronnées aux
Concours FOLLOPPE (1895-1900)



HAVRE
Imprimerie H. Micaux, rue Jules-Lecesne, 20



1901



Au Lecteur

L'ABEILLE HAVRAISE!

Pourquoi ce titre? — Nous ne l'avons pas choisi; il nous est imposé : je vous dirai comment. — Vous a-t-il paru banal, vieillot? Avez-vous souri en le voyant se détacher en beaux caractères sur la couverture de ce volume? Daignez réfléchir un moment sur les idées que ces mots : *L'Abeille Havraise*, peuvent éveiller dans votre esprit et, tout en y attachant votre attention, feuilletez ce livre. Ce sont des pièces de vers, des œuvres couronnées dans nos concours, œuvres élues parmi beaucoup d'autres!

L'abeille vole butinant de fleur en fleur : elle va de préférence à celles qui ont les plus doux parfums; de leurs sucs embaumés elle fait le miel le plus savoureux et le plus exquis.

C'est ainsi que la Société Havraise d'Etudes diverses convie chaque année tous les poètes de France en un lyrique tournoi;

puis elle réunit en un bouquet toutes les fleurs de poésie, elle choisit les plus belles, celles qui, par leurs vives couleurs, par leurs accents, le mieux élèvent notre âme et charment nos esprits. Ouvrière diligente, elle a accompli sa tâche et vous offre dans ce livre le miel qu'elle recueillit dans ces fleurs de poésie que nul encore n'effleura.

L'Abeille Havraise !... Mais c'est, vous le voyez, tout simplement un symbole poétique, délicat et charmant.

Et qui donc l'imagina ? Voici :

Simple et de goûts champêtres — ce n'est pas un conte — vivait il y a quelque vingt ans, dans une petite commune de l'arrondissement d'Yvetot, à Ecalles-Alix, un vieil ami des poètes. – Fut-il lui-même disciple d'Apollon, la Muse le visita-t-elle ? Je ne sais. Il ne laissa aucune œuvre ou du moins aucune ne nous parvint. Il se nommait MARTIN-ALPHONSE FOLLOPPE. Il était célibataire et... délégué cantonal. Ce n'était pas un ambitieux. C'était un philosophe. Au physique, hélas, je ne puis vous le dépeindre. Nous ne l'avons jamais connu. Son existence même ne nous fut révélée qu'après sa mort et par son testament.

Au moral, si nous le jugeons par son acte, ce fut un homme de bien.

Il légua à la Société Havraise d'Etudes diverses, par ce testament, une grosse rente perpétuelle. Mais il ne songea point en le faisant à lui concéder un bénéfice, à augmenter les ressources de son budget. Il fit œuvre plus haute : Il avait jugé cette Société digne de réaliser ses pensées et son vœu le plus cher, de répandre le goût de la poésie, et par elle d'élever les cœurs ! Il la fit l'exécuteur testamentaire de ses pensées et déposa entre ses mains l'instrument nécessaire à leur réalisation. Cela n'est pas banal.

La pensée de Folloppe, pour être exprimée dans son testament sous une forme quelque peu naïve, n'en est pas moins belle et bonne.

Il s'était fait de la poésie et de son rôle dans le progrès des mœurs et de l'esprit humain une idée toute particulière : « Dès les temps les plus reculés, dit-il, les poètes ont exercé une grande influence sur les peuples, ils ont puissamment aidé à les éclairer et à les civiliser ». La poésie est pour ce philosophe la forme du langage qui le mieux touche l'âme, élève les cœurs, qui est la plus propre à exprimer les plus belles idées, les nobles sentiments et surtout à provoquer les hautes et généreuses pensées. L'âme n'a-t-elle pas besoin d'une nourriture morale pour être saine, comme le corps d'un aliment substantiel et réconfortant pour être fort et vigoureux ?

Et, — je cite le texte même de son testament — « c'est pour contribuer à doter son pays d'un précieux aliment de l'esprit et du cœur » que Folloppe confia ce legs à la Société Havraise d'Etudes diverses ; qu'il lui ordonna d'appeler chaque année tous les poètes de France et même des villes étrangères dont la langue usuelle est le français, à concourir, sans leur imposer aucun sujet, — on ne doit pas rogner les ailes de la Muse ; — de décerner ensuite des prix de poésie ; puis enfin de former et publier tous les dix ans et même à l'expiration du dixième de siècle qui suivra sa mort, et *sous ce titre : L'ABEILLE HAVRAISE*, un recueil des poésies que la Société Havraise d'Etudes diverses aura couronnées pendant ce temps.

Voici que le dernier dixième de siècle vient de finir. La Société Havraise d'Etudes diverses a accepté la généreuse mission que lui confiait son auteur. Elle a scrupuleusement et religieusement accompli toutes les conditions que lui imposa Folloppe, ou du moins elle a conscience de l'avoir fait. Par

toutes les voix de la publicité, elle a chaque année, depuis 1895, jeté à tous les échos le *Sursum Corda !* et suscité une noble émulation parmi tous les poètes.

Son appel a été entendu. La récolte fut belle et abondante, si tous ne purent être élus.

Et, chaque année de ce nouveau siècle, à notre appel, nous espérons voir naître encore et s'épanouir de nouvelles fleurs au suave parfum, à la brillante parure ; *L'Abeille Havraise* butinera et puisera dans leurs calices les sucs généreux pour en composer les miels les plus purs et les plus doux.

Septembre 1901.

Le Président de la Société Havraise d'Etudes diverses

Le MINIHY de la VILLEHERVÉ (Richard).





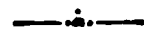
CONCOURS DE 1895



MM. Léon BERTHAUT
Pierre COTTARD
Maurice GRATEROLLES
Achille MILLIEN



M. Léon BERTHAUT



La Chanson des Mois





La Chanson des Mois

JANVIER

Malgré la bise, une allégresse
Toujours sourit au premier mois :
Les petits ont plus de caresse,
Les vieux dans l'âtre ont plus de bois.

Le marchand vise à la fortune ;
Chacun attend gloire ou santé ;
La crainte seule est importune :
Les bons écus font la gaîté.

Au coin du feu, dans les familles,
On fait liesse : on a raison !
Car le rire des jeunes filles
Met du soleil dans la maison.

L'austérité serait mensonge;
Il faut savoir rire ici-bas !
Mais, que du moins, l'homme heureux songe
Aux sanglots que l'on n'entend pas.



FÉVRIER

La terre a froid ; le temps est dur ;
Tout semble mort dans la campagne,
Et maint oiseau, dans le ciel pur,
Passe, fuyant vers quelque Espagne.

Mais le blé germe au sein des champs ;
Dans les sillons la graine tombe :
Juillet verra danses et chants
Sur ce sol froid comme une tombe.

Rêve sacré ! le blé m'apprend
Que Dieu répond à mon envie :
Ce qui s'en va, demain le rend ;
La Mort toujours sert à la Vie.



MARS

Dans le ciel bas et gris le vent pousse les nues;
Au large, sur la mer, les flots poussent les flots;
Maintenant vont sévir les forces inconnues
Qui jetteront le deuil au lit des matelots.

Des épouses d'hier seront demain des veuves;
Des promises mettront le crêpe sur le lin;
L'océan vomira, mortes, des barques neuves...
Plus d'un sein vigoureux porte un gars orphelin.

Et cependant, ce fils par qui la femme espère,
Quand elle aura besoin de son robuste appui,
Ce fils qu'elle aime tant, brave comme son père,
Loin de sa mère en pleurs périra comme lui.



AVRIL

Sais-tu la chanson que la Terre
Chante, à l'approche du Soleil?
Ce que dit la voix du mystère
Quand revient le printemps vermeil?

La Terre dit : « Que chacun sème,
» O bon Soleil, à ta clarté,
» La fleur d'amour, la fleur que j'aime,
» Espoir de ma fécondité ! »

Le mystère dit à la Femme :
« Voici venir l'Amour vainqueur !
» Ouvre à l'azur, ouvre à la flamme,
» Aux rêves bleus ouvre ton cœur !

» Oh ! ne me dis pas de me taire :
» Je veux chanter à ton réveil,
» Comme au printemps chante la Terre
» Sous les chauds baisers du Soleil. »

MAI

Les oiselets parmi les branches,
Le blanc soleil au fond des cieux,
Les insectes sur les pervenches,
La brise aux bois délicieux ;

La pâquerette des prairies,
La nature par tous les sens,
La femme avec ses chairs fleuries,
Les petits comme les puissants ;

Tout célèbre dans l'air en fête
Le bleu, l'espoir et les amours ;
Tout dit en chœur la chanson faite
Par le passé : toujours, toujours !



JUIN

Dans les rameaux, la sève coule;
Au fond du val, tout reverdit;
L'oiselle avec l'oiseau roucoule
Ce que l'amour a toujours dit.

Dans la forêt, ombre sacrée,
A tressailli le grand sapin :
Tout en chantant, la Terre crée;
Le bon Soleil nous cuit du pain.

Les jeunes gens aux jouvencelles
Parlent tout bas en frémissant;
Leurs regards ont des étincelles;
Comme une lave bout leur sang.

Aimez-vous, gueux au large torse!
S'il ne voulait de vos baisers,
Dieu n'aurait pas donné la force
A vos désirs inapaisés.

JUILLET

On sent le sol brûler, à travers les semelles.
L'oiseau craint le soleil et se baigne aux ruisseaux;
La terre est la lionne aux puissantes mamelles
Qui dort, le dos courbé sous ses blonds lionceaux.

Par les brûlants midis, rien ne vit, rien ne bouge.
C'est à peine, le soir, quand l'homme las s'endort,
A l'heure où dans les flots s'enfonce l'astre rouge,
Si le souffle du soir incline les blés d'or.

Du zénith radieux, tombe trop de lumière ;
Dans les sèves, il court trop de fécondité :
Pour goûter le bonheur de la paix coutumière,
Il faut sentir passer le vent d'adversité.



AOUT

J'aime écouter le grand poète
De la nature à son réveil :
J'aime le chant de l'alouette,
Qui du sillon vole au soleil.

Il dit l'amour dans la lumière ;
Il chante à Dieu la liberté ;
C'est de la foi pour la chaumière,
De l'oubli sur la pauvreté.

Mais j'aime entendre, à gorge pleine,
Chanter aussi les moissonneurs,
Quand les blés mûrs jonchent la plaine
Où, souriants, vont les glaneurs.

L'homme en son chant met de la flamme.
J'aime sa voix les soirs d'été :
Par cette voix j'entends une âme
Vibrer avec l'Humanité.

SEPTEMBRE

Déjà, par les sentiers des champs et des forêts,
Ne retentissent plus les grandes symphonies ;
Et sous les arbres verts promenant les regrets,
Nous foulons à nos pieds trop de feuilles jaunies.

C'est l'heure où s'en viendra, sur les ailes du vent,
L'automne, dur faucheur que sa tâche ramène.
Et sur la feuille morte, on se dira souvent
Que nous foulons aussi de la poussière humaine.



OCTOBRE

De la Gironde en Normandie,
Le paysan rêve aux écus,
Car, panse large et rebondie,
Les grands tonneaux sont pleins de jus.

Le « bon bère », aux fermes normandes,
Par la Bretagne et par ailleurs,
A mis sur les lèvres gourmandes
Le rire sain des travailleurs.

Crus de Bourgogne ou de Gironde,
Notre nectar, toujours fêté,
Porte, à travers le vaste monde,
Le sang vermeil et la gaîté.

De la Gironde en Normandie,
Le paysan trinque au voisin ;
Puisque par eux il faut qu'on rie,
Chantons la pomme et le raisin !

NOVEMBRE

Les morts ont-ils parlé? j'entends leurs voix bénies
Dans les grands arbres verts...
L'automne va finir parmi les harmonies,
Au baiser des hivers.

A quoi pensent les morts, sous le marbre ou la terre,
Dans les plis des linceuls?
Qui jamais trouvera le mot de ce mystère?
Oh! que les morts sont seuls!

L'automne va mourir parmi les harmonies,
Au baiser des hivers...
Les morts sont avec nous... j'entends leurs voix bénies
Dans les grands arbres verts.



DÉCEMBRE

Noël ! aux gueux faites largesse !
Il en est tant sans feu ni lieu...
Devenir bon, c'est la sagesse ;
Donner, cela conduit à Dieu.

Il fait si froid, dans les mansardes !
Ils sont si durs, les noirs grabats !
Donnez du pain, donnez des hardes :
Vous trouverez joie ici-bas.

Si le voisin tremble dans l'âtre,
Comment sourire à nos berceaux ?
Dieu n'a pas fait de maître au pâtre ;
Il livre à tous blés et ruisseaux.

Travaillons donc à la justice.
Et vous qui ne me croyez pas,
Rappelez-vous que l'hiver tisse,
Pour nos linceuls, les mêmes draps.

Noël! aux gueux faisons largesse!
Il en est tant sans feu ni lieu!
Devenir bon, c'est la sagesse;
Ce chemin seul monte vers Dieu.

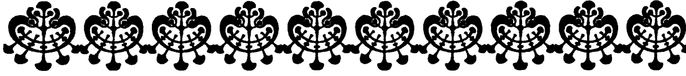


M. Pierre COTTARD



1. Première pierre;
2. Retour au village;
3. Acte de Foi;
4. Le Bonheur.





Première pierre

Je pose la première pierre
D'une poétique maison,
Devant un profond horizon,
Sous un ciel rempli de lumière.

Je l'encadrerai de bouleaux
Et d'arbres au léger feuillage,
Ma maison, près d'un vert bocage,
Au milieu des doux nids d'oiseaux.

J'y mettrai de larges fenêtres
Par lesquelles je pourrai voir,
Comme devant un clair miroir,
Passer les choses et les êtres,

Tout un rassemblement pressé
D'hommes vivant de notre vie;
J'en suivrai, s'il m'en prend envie,
D'autres marchant dans le passé.

Je suivrai les ombres légères
Des beautés au rire argentin,
Qui, dans le bois, vont, au matin,
En foulant du pied les fougères.

De mes fenêtres, je suivrai
L'Homme dans la bataille humaine,
Sur le court chemin qui le mène
A l'ombre d'un saule éploré.

Les légendes, la fantaisie
Viendront aussi m'y visiter;
Des fantômes viendront hanter
La retraite par moi choisie.

Je m'en échapperai parfois
Pour aller au pays des rêves,
Pour aller prendre l'air des grèves
Et chercher la fraîcheur des bois.

Dans cette retraite idéale,
Je veux faire entrer la pitié.
La pitié résout à moitié
Toute question sociale.

Et dans cet étrange milieu
Rempli de visions sereines,
Où l'amour coudoiera les haines,
Je réserve une place à Dieu.

Lorsque ma maison sera faite,
Nid de poète ou nid d'oiseau,
Je ferai flotter le drapeau,
Orné d'un bouquet, sur le faîte.





Retour au village



son doux nid revient l'oiseau,
Hirondelle ou blanche colombe.
Quand on approche de la tombe,
On aime à revoir son berceau.

J'ai voulu revoir le village
Où j'ai passé mes jeunes ans
Et reporter mes pas pesants
Sur les pas de mon plus jeune âge.

J'ai voulu revoir les buissons
Où, petit, j'ai cueilli des mûres,
Mes chênes aux fortes ramures
Pleines de nids et de chansons.

J'ai voulu rentrer dans l'église
Où, frêle enfant, j'ai prié Dieu,
Et replier, dans le saint lieu,
Mes genoux sur la pierre grise.

J'ai voulu retrouver la croix,
Aujourd'hui tombée en poussière,
Que j'ai laissée au cimetière
Debout, sur ma mère, autrefois.

J'ai retrouvé la vieille église
Que Dieu contre le temps défend,
Mais les petits enfants, qu'enfant
Je voyais, ont la barbe grise.

J'ai bien retrouvé quelques croix
De bois noir dans le cimetière,
Mais non sur la chère poussière
Qui m'attirait tant autrefois.

La terre, les arbres, les herbes
Avaient bien le même parfum,
Et le même paysan brun
Mettait les mêmes blés en gerbe.

Je voyais les mêmes buissons
Revêtus du même feuillage
Et j'entendais, sous le bocage,
La chanson des mêmes pinsons.

Je n'ai pas retrouvé l'ivresse
D'avant mes vingt ans révolus;
Mon cher village n'avait plus
Ce que je cherchais : ma jeunesse.





Acte de Foi

Je crois en un Dieu bon, non au Dieu qui condamne;
Je crois en un Dieu juste, et non au Dieu qui damne,
Au Dieu toujours vaincu par le vieux Lucifer
Et qui laisse peupler moins le ciel que l'enfer.
Je crois au Dieu d'amour, non au Dieu qui se venge
Et qui livre son peuple aux mains du mauvais ange;
Ce Dieu-là fait la part beaucoup trop large au feu ;
Je n'en veux pas; je veux que meilleur soit mon Dieu,
Et qu'avec la raison la vérité s'accorde.

Je cherche en vain le Dieu de la miséricorde
Dans celui qui regarde en haut le bois sécher
Et qui laisse Satan attiser son bûcher
Pour brûler de la chair, lorsque la solitude
Est dans le Ciel promis à la béatitude.

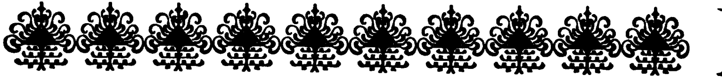
Je vois dans tous les temps et dans tous les milieux
Des foules vers le Ciel ayant tourné les yeux
Sans avoir pu trouver la vérité cherchée.
Je ne croirai jamais que la grande fauchée
Des êtres primitifs ou surpris par l'erreur
Par mon Dieu soit vouée à l'éternelle horreur,
Parce que devant l'ombre ils ont clos leur paupière
Ou parce qu'ils n'ont pu distinguer la lumière.

C'est rapetisser Dieu; c'est lui faire abdiquer
Sa royauté divine, et c'est la confisquer
Au profit du Démon, que de montrer le Maître
Combattant sans pouvoir amener à lui l'être
Qu'il tira du néant, et livrant au vainqueur
Les hommes qu'il voulait attirer sur son cœur.

Et quand à méditer parfois je m'abandonne,
Je crois au Dieu vengeur moins qu'au Dieu qui pardonne,
Je crois au Dieu méchant moins qu'au Dieu de bonté,

Et je peux regarder, calme, l'éternité.





Le Bonheur

Depuis que j'existe, je cherche
Ce réfractaire, le Bonheur;
Il nargue tout emprisonneur;
Nul ne sait sous quel toit il perche.

Je ne connais que vaguement
Ses allures et son visage,
Et pour l'arrêter au passage
J'ignore son signalement.

De lui toute demeure est vierge;
Je le cherche dans un palais :
— Ici, nul ne l'a vu jamais,
M'a dit tristement le concierge.

Je le cherche en une villa
Dont le parc est peuplé de marbres;
Un gâteux, assis sous les arbres,
M'a dit : — Il n'habite pas là.

Un hôtel à sonner m'invite;
Au cordon je me suis pendu;
Le pipelet m'a répondu :
— Ce n'est pas ici qu'il habite.

Chez un financier en renom
Dont la caisse est pleine, je sonne :
— Le Bonheur, s'il vous plaît! — Personne
Ne le connaît dans la maison.

J'ai vu des hommes politiques
Au visage tout enfiévré;
Le Bonheur n'était pas entré
Dans leurs antichambres publiques.

Je suis entré dans plus de cent
Maisons d'assez belle apparence;
On y connaissait bien l'aisance,
Mais le Bonheur était absent.

Dans une demeure ouvrière,
D'où, triste, je suis revenu,
Le Bonheur était inconnu,
Mais on connaissait la misère.

Chez les rois et les bourgeois,
Son existence est ignorée;
Jamais la misère dorée
Ne l'a vu passer une fois.

Devant l'orgueil, devant l'envie,
En tout temps il s'est éclipsé,
Et de partout il est chassé
Par les grands combats pour la vie.

Et dans toute habitation,
Maison ouvrière ou princière,
Le Bonheur n'a jamais pu faire
Qu'une courte apparition

Mais si vous voyez, loin du monde,
Dans la campagne ou dans un bois,
Un couple sourire à la voix
Des enfants à la tête blonde;

Si vous voyez, dans un bouquet
D'arbres, de lilas et de roses,
Gazouiller de beaux bébés roses
Sous un toit de chaume coquet,

Loin des passions de la ville,
Si vous voyez, dans tous les yeux,
La gaîté, ce reflet joyeux
D'une conscience tranquille,

Et si le hasard, Promeneur,
Vers cette retraite vous porte,
Vous pourrez lire sur la porte:
— Ici demeure le Bonheur.



M. Maurice GRATEROLLES



Croquis d'hiver





Croquis d'hiver



Comme de vieux marquis poudrés,
Les grands arbres, le long des prés,
Avec la neige sur leurs branches,
Semblent, de loin, des têtes blanches;
Et dans l'air,
Emigrant où l'instinct la guide,
Passe une bande au vol rapide :
C'est l'hiver.

Le gamin déserte les bancs
De l'école, car les étangs
Sont couverts d'un manteau de glace
Où l'imprudent passe et repasse,
        Leste et fier.
Les bœufs ruminent dans l'étable;
Le paysan s'attarde à table :
        C'est l'hiver.

Les pauvres femmes de marins,
Le cœur serré, tous les matins,
Vont au port guetter, inquiètes,
Ceux que retiennent les tempêtes.
        Mais la mer
N'a nul souci de leurs alarmes.
Que de veuves et que de larmes!
        C'est l'hiver.

Dans les villes, près des passants,
Retentissent les cris perçants
Du ramoneur, transi, minable,
Tout noir ainsi qu'un petit diable
        De l'enfer.

Il a faim, et de bonnes choses
S'étalent aux vitrines closes :
C'est l'hiver.

L'ouvrier, soufflant sur sa main,
Court sans s'arrêter en chemin;
Il songe aux siens, dans les mansardes,
Qui grelottent sous quelques hardes;
Tout est cher.
Si par malheur manquait l'ouvrage,
Qui viendrait en aide au ménage?
C'est l'hiver.

L'indigent, nu sous ses haillons,
A la porte des réveillons,
Tend sa main aux heureux du monde.
Dans le lointain passe une ronde,
Sabre au clair.
Des femmes sortent en fourrures,
Regagnant vite leurs voitures :
C'est l'hiver.

Sous l'édredon, dans son berceau,
Chaud, douillet comme un nid d'oiseau,

Repose l'enfant blanc et rose.
Dans les salons, en plein nivôse,
Un feu clair
Gaîment étincelle et pétille ;
On y fait le cercle en famille :
C'est l'hiver.

Triste inégalité du sort !
Vous dont la charité s'endort,
Songez aux malheureux, vos frères ;
On entend hurler leurs misères
Depuis hier.
Courons au-devant des demandes ;
Riches, ouvrons nos mains bien grandes :
C'est l'hiver.



M. Achille MILLIEN



1. Ronde d'octobre ;
2. La petite Rosette ;
3. L'église abandonnée.





Ronde d'octobre

Fillettes brunes et blondes,
Le couchant s'est empourpré;
Menez vos dernières rondes
Sur le sol fané du pré.
La fraîche haleine d'octobre
Roussit déjà les roseaux
Et le taillis sobre
De refrains d'oiseaux.

La cave à cette heure enferme
Le jus nouveau du pressoir;
Les brumes vont mettre un terme
Aux promenades du soir.
Au logis qu'il faudra clore
Vos fuseaux vous retiendront...
Mais sautez encore
Et dansez en rond!

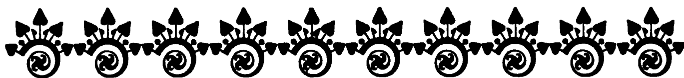
Sur l'herbe leur ronde folle
Décrit longtemps ses anneaux;
Au-dessus de leurs fronts vole
Un noir essaim d'étourneaux.
Les feuilles jaunes des chênes
Dansent aussi sous le vent,
Troublant des fontaines
Le cristal mouvant.

De leur ronde qui tournoie
Au pied des hauts peupliers,
S'échappent leurs cris de joie
Jusqu'à l'écho des halliers.

La lune à leurs chants rustiques
Se montre et leur donne l'air
De nymphes antiques
Sous le croissant clair.

Rentrez, la ronde est finie;
Le crépuscule trompeur
Jette à la plaine brunie
Son blanc voile de vapeur.
Mais vous dédaignez la flamme
De l'âtre si cher aux vieux :
Avril en votre âme
Rit comme en vos yeux !





La petite Rosette

i l'on donnait ici la pomme à la plus belle,
C'est elle qui l'aurait, Rosette! Elle a quinze ans
Sa taille est fine et svelte et sa mine rappelle
L'églantine, sa sœur des buissons fleurissants.

Sitôt qu'au point du jour l'alouette ouvre l'aile,
— Son autre sœur qui gîte aux seigles grandissants, —
La petite Rosette est aux champs et, comme elle,
Exhale son bonheur de vivre en gais accents.

L'amour n'est pas venu chanter sur ton aurore,
Rosette aux grands yeux clairs ; tu ne sais pas encore
Qui sonnera l'aubade à ton cœur endormi...

Ton sourire malin veut dire quelque chose :
Ah ! peut-être bien mieux que je ne le suppose,
Tu le connais déjà, le nom de ton ami !





L'église abandonnée

'église aux murs moussus domine la montagne
Avec son vieux clocher toujours morne et sans voix,
L'église à l'abandon, que la ruine gagne,
Dont s'effrite la base et s'effondrent les toits.

Nul bruit de pas n'émeut son enceinte muette ;
Seule, au soleil, descend, dans un calme de mort,
Par les vitraux fêlés, l'oblique silhouette
Des grands arbres tremblants sous le souffle du nord.

Les fidèles ailleurs s'en vont prier; le prêtre
Jamais n'y chante plus; mais un oiseau des bois,
Qui par les trous des murs quelquefois y pénètre,
Gazouille sur l'autel sans cierges et sans croix.

Dans cette solitude où meurt la vieille église,
De la cloche voisine à toute heure elle entend
Vibrer le bronze clair, s'envoler à la brise
Le son joyeux et libre et l'appel éclatant;

Car une église neuve érige dans la plaine
Sa façade brillante et ses piliers ornés;
Il en sort aux grands jours et l'odorante haleine
De l'encens et l'écho des psaumes alternés.

Pompe que tu connus, gloire qui fut la tienne,
Eglise en deuil, tu vis bien des jours aussi beaux,
Quand ta nef débordait d'une foule chrétienne,
Dans l'éblouissement des fleurs et des flambeaux!

Plus de solennités pour toi, pauvre oubliée!...
Pourtant, si d'autres ont les chants, les parfums purs,
La vieille église reste étroitement liée
Au cimetière enclos à l'entour de ses murs.

Ses fidèles sont là, là, dans le cimetière
Où les a par milliers endormis le trépas ;
Eux, dont jadis elle a béni la vie entière,
Des langes au linceul, ne l'abandonnent pas.

Dans sa mélancolie intime et vigilante,
Seule sur la montagne auprès d'eux, en plein ciel,
Elle conserve au moins la tâche consolante
De les garder avec un souci maternel.

Le jour est aux vivants ; la nuit a son mystère
Quand l'ombre emplit l'église, et peut-être qu'alors
Quelque prêtre invisible, en la nef solitaire,
Vient encore prêcher à son peuple de morts.





CONCOURS DE 1896



MM. EDOUARD MONTIER

GABRIEL MONMERT



M. Edouard MONTIER



Soleil de Novembre





Soleil de Novembre

SONNET

Malgré ses blancs frimas, ses brumes et ses froids,
Que le mois de Novembre a de beaux jours encore !
Le ciel, gris le matin, vers midi quelquefois
Pour un dernier adieu, de rayons se colore.

Aujourd'hui, tout est pur. On dirait, par endroits,
Qu'aux arbres, les bourgeons de nouveau vont éclore.
Un vrai soleil d'Avril miroite sur les toits.
Ce crépuscule est frais et gai comme une aurore.

Le sourire est glacé, — mais enfin c'en est un ;
L'azur, pâle, il est vrai, mais limpide; un parfum,
Faible, mais délicat, sort des feuilles fanées.

Oh ! puisque si souvent, quoique triste et transi,
L'hiver de la nature a de belles journées,
Pourquoi l'hiver du cœur n'en a-t-il pas aussi ?

23 Novembre 1889.



M. Gabriel MONMERT



1. Le Laboureur;
2. Institutrice;
3. Au Poète.





Le Laboureur

« Ense et aratro »

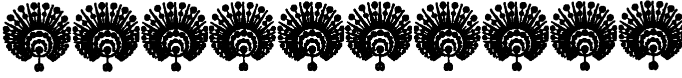
Poussant ses bœufs pensifs que charme son refrain,
Cet athlète debout dans la plaine rustique
Ressemble au laboureur que, sur le bronze antique,
On voit aiguillonnant ses lents taureaux d'airain.....

Pacifique vainqueur qui conquiert notre pain,
Il me semble un héros de vieille bucolique,
Fils des Romains fameux sauvant la République
Et retournant jeter, pour le monde, le grain !

Le temps fuit... Sans repos, le brave enfant des Gaules,
Arquant pour le combat ses robustes épaules,
Lutte et chante, appuyé sur l'araire pesant;

Et, labourant en paix le sol des épopées,
Il songe que, demain, au lieu du soc luisant,
Y brillera peut-être une moisson d'épées!





Institutrice



O toi qui, préparant la leçon du matin,
Cherches pour ta pensée une forme sensible
Qui des yeux et du cœur soit bien compréhensible,
Toi qui cherches des fleurs dont le fruit soit certain...

Soudain, triste, en songeant à quelque cher lutin,
Tu voudrais — à l'amour que n'est-ce donc possible? —
Changer ce papillon en abeille paisible
Qui fasse dans ta gerbe un précieux butin;

Hélas ! je ne sais pas de baguette de fée !
Mais voici, pour charmer, l'un des secrets d'Orphée :
« Ne sois pas, m'a-t-on dit, l'impatient torrent,

» Mais la source limpide à la voix claire et douce
» Qui plaît et fait rêver, tout en désaltérant,
» Et pénètre le roc en chantant sous la mousse. »





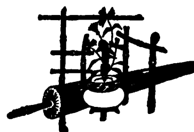
Au Poète

Vois, l'enfant au berceau connaît notre anathème...
Nous avons tant maudit après avoir douté !
Poète, oh ! donne-lui le merveilleux baptême
Qui le rachètera de notre impiété :

Baptise-le d'azur pour qu'il rêve et qu'il aime,
Pour que, dans le désert où geint l'humanité,
Il emporte avec lui cette manne suprême
Qui fait vivre, en hiver, pour les roses d'été...

Jette le grain d'espoir dont la fleur est si douce :
Il n'est pas de rocher qui ne verra sa mousse
S'étoiler d'un calice où tombera du miel.

Chante, sème! et, rêvant d'une moisson immense,
Le soir, demande à Dieu, pour mûrir ta semence,
Moins d'ombre dans les cœurs et plus d'astres au ciel !





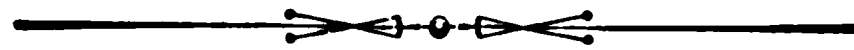
CONCOURS DE 1897



MM. RICHARD DANGIN

LOUIS BERTRAND

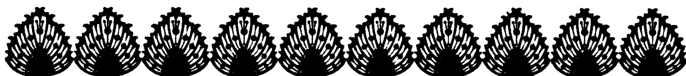
ALBERT RODIN



M. Richard DANGIN

1. Orphée;

2. Psammeticus.



Orphée

e front emprisonné de couronnes d'acanthes
Et leurs seins nus chauffés des baisers du soleil,
Voluptueusement ondulent les Bacchantes
Près du fleuve, où parfois se baigne leur orteil.

Or, du sommet hautain des montagnes, pareil
Au Dieu qui fait chanter les lyres éloquentes,
Orphée, ayant au cœur l'angoisse du réveil,
S'en vient et ne voit pas leurs danses provocantes.

Alors des cris de mort vers lui sont déchaînés;
Et, sous le jeu cruel de leurs doigts acharnés,
Sa chair triste assouvit leur colère croissante.

Mais la tête, jetée à l'eau qu'elle descend,
Pâle dans l'auréole éclatante du sang,
Porte en ses yeux éteints l'image de l'absente.





Psammeticus

Lorsque Psammeticus, roi de la Haute-Egypte,
Vit son armée en fuite et telle qu'un chenil,
Il médita longtemps l'éclat sacré du Nil
Et ses yeux las avaient des profondeurs de crypte.

Puis il envisagea les malheurs survenus,
Ses soldats décimés, ses femmes en servage,
La peste détestable affolant le rivage
Et l'horrible faisceau des demains inconnus.

Il songea que le ciel qui flamboie et s'irise,
Et l'aube de douceur et l'accueil bleu du soir
Et tout ce que l'été fait miroiter d'espoir
Sont du mensonge épars, des décors de traîtrise.

C'est alors que son cœur subit le prime affront.
Il vit sa fille aller d'une marche hautaine
Pour la soif du vainqueur vers la proche fontaine.
La jatte de l'esclave alourdissait son front.

Le vieux roi se sentit défaillir, mais son âme
Ne souffrit pas qu'un pleur la vînt déshonorer.
Il pensa que ses gens avaient droit de pleurer,
Non lui. Le cœur d'un roi n'est pas un cœur de femme.

Alors il entendit une foule et des cris :
Des porteurs cadençaient une étroite civière
Et menaient vers le grand oubli de la rivière
Un corps d'adolescent que la mort avait pris.

Le vieux roi reconnaît la fleur de sa tendresse,
Son fils unique en qui sa race survivait,
Et que, pour sa vieillesse imminente, il rêvait
Près de son trône grave et près de sa caresse.

Mais il ne cède point, mais il ne pleure point.
L'orage douloureux ne casse point ce hêtre;
Roi des autres, il est roi de lui-même et maître;
Mais ses ongles crispés lui déchirent le poing.

Enfin, il voit passer sous des charges de pierres
L'esclave familier nourri dans la maison.
C'est pour lui la suprême et lâche trahison :
Des pleurs désespérés lui sourdent des paupières.

Il pleure, le vieux roi qui n'avait point pleuré
Ni clamé sa détresse et son âme plaintive
En voyant la beauté de sa fille — captive,
Et morts — tous les espoirs d'un fils trop adoré.

Il pleure devant l'homme appesanti d'entraves,
Vieilli dans le palais au long des jours heureux,
— Sans honte, parce que les sanglots douloureux
Sont faits pour éclater sur des malheurs d'esclaves.



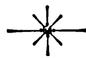
M. Louis BERTRAND



1. L'éternel rêve;

2. A une fille de Norvège;

3. La mort du Nazaréen.





L'éternel rêve

Écoute bien : je sais de toi fort peu de chose ;
Tu ne fus dans ma vie où tu passas un jour,
Comme un oiseau lassé sur un arbre se pose,
Qu'un espoir de bonheur et qu'un rêve d'amour.

En vain, mon cœur chantait les divines antiennes,
Je n'ai pas savouré l'ivresse de t'avoir ;
Tes lèvres une fois seulement furent miennes,
Dans le triste baiser de notre dernier soir.

Ecoute bien : je sais la façon dont tu m'aimes,
Car tes yeux se sont tus quand tu l'as dit tout bas :
La vie a des rigueurs qui sont toujours les mêmes,
Et l'absent est un mort qu'on ne regrette pas.

Mon orgueil devant toi s'humilie et désarme,
Puisqu'à tes frêles mains il plaît de le briser :
Je n'aurai même pas au départ cette larme
Qui tombe sur l'adieu pour le solenniser !

Ecoute bien : je sais que la mélancolie
Est un fardeau trop lourd pour ton être joyeux ;
Tu seras triste, afin d'en être plus jolie
Et de joindre ce charme à l'éclat de tes yeux.

Mais demain, secouant ta fine tête brune,
Où j'ai mis un baiser désespéré, tu vas
Avec un rire clair, dans la fosse commune
Jeter l'amour banal dont tu ne souffris pas.

Ecoute bien : je sais qu'à de prochaines fêtes
Déjà ton cœur aspire, et que d'autres feront
Courir le frisson lourd des voluptés complètes
Des lys de ta poitrine aux roses de ton front !

Et tu balbutieras, entre leurs bras pâmée,
Des mots que je n'ai pas entendus, et jamais,
Jamais tu ne sauras que tu fus mieux aimée
Par moi qui t'aime et souffre, et souffrais et t'aimais !

Ecoute bien : je sais, je sais que je t'adore
Et que tu fus ma joie autant que mon tourment !
Oh ! détourne tes yeux où je me mire encore,
Je ne veux pas les voir à l'ultime moment !

Car je ne pourrais plus faire un si long voyage
Si tu me trahissais quelque secret d'amour :
C'est dans mon désespoir que j'ai pris le courage
De m'assigner cette heure et de vivre ce jour !

Ecoute bien : je sais que ton orgueil se flatte
De m'avoir fait souffrir au point de m'affoler ;
Mais ce triste bonheur qui dans ton être éclate,
Je le pardonne encore avant de m'en aller.

Et je ne veux, Enfant, garder que la mémoire
Des rêves que je fis sur ta bouche et tes yeux ;
En t'écoutant mentir, je m'efforçais de croire :
Depuis que j'ai pleuré sur toi, je t'aime mieux !



A une fille de Norvège

Vierge, tu m'as souri, quand je t'ai rencontrée,
D'un sourire si plein de choses que je veux,
Comme si je t'avais d'amour fol adorée,
Garder le souvenir de ta bouche et tes yeux!
Vierge, tu m'as souri quand je t'ai rencontrée.

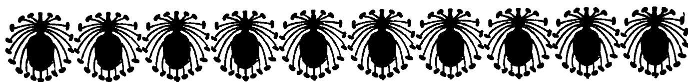
Je ne sais rien de toi, je suis un voyageur
Que le dur ennui chasse et que le hasard mène,
Et qui, sans l'espérer, cherche un destin meilleur,
— Car le monde est moins grand que la misère humaine; —
Je ne sais rien de toi, je suis un voyageur.

Mais ta beauté me plut, enfant pareille aux cygnes,
Et je n'ai pas le cœur léger des Vikings blonds;
Vierge qui me charmas par tes grâces insignes,
Les choses dans le mien ont des échos profonds.
Mais ta beauté me plut, enfant pareille aux cygnes.

Je t'écris donc ces vers sans rêve et sans désir,
Parce que ton salut sur la route poudreuse
Me fit une minute exquise de plaisir.
Garde à ton fiancé tes baisers d'amoureuse.
Je t'écris donc ces vers sans rêve et sans désir.

C'est ton pays en toi que j'admire et que j'aime :
Ses plaines ont des fleurs pareilles à tes yeux,
Ses monts ont la blancheur de ton front, et le même
Rayon dore ton ciel et dore tes cheveux.
C'est ton pays en toi que j'admire et que j'aime.

Daigne accueillir ces vers — tu m'oublieras après —
Et mets-les sur ton sein, ô fille de Norvège :
Ils sont doux comme la rumeur de tes forêts,
Tristes comme tes lacs et purs comme ta neige.
Daigne accueillir ces vers, tu m'oublieras après!



La mort du Nazaréen

FRAGMENTS

Le Nazaréen à Gethsémani

Mon père, écoutez-moi : je n'ai pas fait mon œuvre ;
Mon père, écoutez-moi, car je suis devant vous,
Dans cette affreuse nuit, très soumis et très doux,
Et de votre pouvoir autant que vous jaloux !
Mon père, je n'ai pas écrasé la couleuvre.

Mon père, je n'ai pas fait germer le bon grain;
Mon père, je n'ai pas apporté dans le monde
Votre divine paix, si douce et si profonde,
Qui, par vous engendrée, elle-même est féconde!
Mon père, j'ai prêché votre parole en vain!

Mon père, écoutez-moi, car voici l'heure amère
Où par ceux que j'aimais je suis abandonné;
L'heure d'angoisse vient. Elle a déjà sonné.
On dresse le gibet pour lequel j'étais né.
L'heure passe et me presse! Ecoutez-moi mon père !

J'ai toujours obéi, docile, à votre loi,
Mais prenez en pitié mon angoisse soumise!
Expliquez ce mystère où mon âme se brise!
Tu me dis que je suis ton fils, et j'agonise,
Et jamais je ne fus, père, aussi loin de toi!

Père, Seigneur, pourquoi détournes-tu ta face?
Que fais-tu? Que fais-tu dans le ciel triste et noir,
Dont tu m'avais appris à me croire l'espoir?
Si tu ne me vois pas, tu n'es pas Dieu ce soir,
Toi que je promettais à l'Humanité lasse!

Les hommes au Nazaréen

Le doux Nazaréen apportait dans le monde
Une chanson d'amour pour les cœurs douloureux,
Et pour les cœurs troublés sa paix, sa paix profonde;
Le doux Nazaréen apportait dans le monde
De quoi rendre le monde heureux.

Mais le monde, depuis qu'il roulait dans l'espace,
Avait fait et souffert d'inoubliables maux ;
C'était trop tard venir et lui donner sa grâce,
Car le monde, depuis qu'il roulait dans l'espace,
Avait éteint tous ses flambeaux.

Aveugle, morne, sourd, désespéré, rigide,
Chassé par le soleil ou traqué par la nuit,
Lourd de haine, il allait dans l'immensité vide,
Aveugle, morne, sourd, désespéré, rigide,
Ivre de douleur et d'ennui.

Et le Nazaréen ouvrit ses deux mains pleines;
Il dit à l'Homme : « Prends ! je te donne, reçois ! »
Mais l'Homme, irrité par le fardeau de ses peines,
Quand le Nazaréen ouvrit ses deux mains pleines,
Cloua ses deux mains sur la Croix !

Dans l'horreur de ce jour, dans l'effroi de cette heure,
Sur le mont détesté d'où fuyaient les oiseaux,
L'Humanité, — depuis vingt siècles elle en pleure, —
Dans l'horreur de ce jour, dans l'effroi de cette heure,
Vengeait enfin ses anciens maux !

Elle avait trop souffert quand tu daignas paraître,
Aux paroles d'amour son cœur ne s'ouvrait plus;
Depuis des milliers d'ans, depuis Adam l'ancêtre,
Elle avait trop souffert quand tu daignas paraître :
Ta mort fut juste, doux Jésus !



Les femmes au Nazaréen

O cher Nazaréen, ta mort fut-elle juste?
Un tribunal sévère a prononcé. Mais nous !
Ton sourire était bon, ton front était auguste,
Tes yeux étaient profonds et doux ;
Ton Verbe promettait de merveilleuses choses ;
Nos âmes volontiers auraient suivi ta loi,
Et puisque maintenant voici tes lèvres closes,
Nous, les femmes, pleurons sur toi !

Ton Verbe promettait de merveilleuses choses !

Un tribunal sévère a prononcé. Mais nous !
Plus les hommes sont durs, plus ils croient être sages.
Prince issu de David, ils t'ont percé de clous
Et percé d'épines sauvages ;

Quand tu leur apportas l'évangile d'amour,
Déjà pour te frapper leur misère était prête,
Bien avant que tes yeux fussent ouverts au jour !
Leur haine grondait sur ta tête

Quand tu leur apportas l'évangile d'amour.

Ton sourire était bon, ton front était auguste ;
Ta grâce et ta grandeur apaisaient les chagrins ;
Sur le monde dolent et dans la terre fruste
Tu semais des rêves divins ;
On marchait sur des fleurs en marchant sur tes traces.
Quand tu passais, jetant des pardons et des vœux,
Bénissant de tes mains blanches, et jamais lasses,
Jeune homme pur aux longs cheveux.

On marchait sur des fleurs en marchant sur tes traces,

Tes yeux étaient profonds et doux, tes yeux savaient
Epandre la clémence et chauffer à leurs flammes ;
Les vierges, les enfants, les mères te suivaient ;
Tu consolais toutes ces âmes ;

Tu fleurissais de lys les sols les plus ingrats,
L'étable où tu naquis en demeure immortelle,
Immortel le jardin, Jésus, où tu pleuras,
Eperdu dans la nuit cruelle !

Tu fleurissais de lys les sols les plus ingrats.

Ton Verbe promettait de merveilleuses choses :
La joie aux malheureux, la puissance aux petits,
Aux humbles l'avenir, l'espérance aux moroses
Et le pardon aux repentis ;
Ton grand cœur était lourd des misères humaines ;
Mais avant, sous ce poids, que ta force ait plié,
Tes larmes ont longtemps séché nos larmes vaines.
Oh ! tes juges l'ont oublié !

Ton grand cœur était lourd des misères humaines.

Nos âmes volontiers auraient suivi ta loi
Que tu prêchais, au bord des lacs et sur les routes ;
Esprit simple, esprit pur, tu résumais en toi
Les rêves que nous faisons toutes !

Les femmes vont à ceux qui dictent la douceur,
Comme tu la dictais, de ta voix calme et lente ;
Toi qui mis tes doigts blancs, en lui disant : « Ma sœur ! »
Sur Madeleine repentante !

Les femmes vont à ceux qui dictent la douceur.

Et puisque maintenant voici tes lèvres closes,
Oh ! du moins, laisse-nous pleurer, nous qui pleurons !
Car il ne fleurit plus de jasmins ni de roses
Sur les graviers où nous marchons !
Ton espoir fut l'ultime espoir de notre race.
Au Calvaire, avec ton souffle il s'est envolé !
A quoi nous rattacher, Jésus, puisque tout passe,
Et toi-même t'es en-allé ?

Ton espoir fut l'ultime espoir de notre race.

Nous, les femmes, pleurons sur toi, prophète blond,
Dont les enfants baisaient la chevelure fine ;
Et si tu nous trompais, ah ! nos pleurs tomberont
Sur ton imposture divine !

Heureux les cœurs naïfs qui se crurent élus !
Leur agonie est douce et leur mort consolante.
Et maudits à jamais ceux qui n'espèrent plus
Rien au-delà de l'heure lente !

Heureux les cœurs naïfs qui se crurent élus !



M. Albert RODIN



Ritşpa





Ritspa

Le roi David voulut qu'on livrât sans détours,
Fidèle au vœu divin transmis par les lévites,
Sept des fils de Saül aux durs Gabaonites
Pour servir aussitôt de butin aux vautours.

Donc au commencement de la moisson des orges
On les crucifia sur le sommet du mont.
Et les bourreaux émus leur jetaient du limon
Pour éteindre plus tôt le râle de leurs gorges.

Et la fille d'Aja, Ritspa, prit un sac noir,
S'étendit sur le roc près des pâles victimes
Et chassa les oiseaux guettant parmi les cimes
Du soir jusqu'au matin et du matin au soir.

Au lointain le soleil embrasait les faucilles.
Des vieillards au front blanc veillaient près des maisons,
Et vers la fin du jour s'élevait des moissons
Dans le parfum des fleurs le rire frais des filles.

Ritspa — ne dormant pas — faisait hurler sa voix
Vers les chacals trouant la nuit de lueurs louches;
Sa main pleine de sable au jour chassait les mouches
Du corps de ses enfants devant Dieu mis en croix.

Les jours passaient. Les nuits passaient. Remplis de joie,
S'appelant à grands cris des forêts, les corbeaux
S'abattaient tout à coup au faîte des poteaux;
Mais des vols de cailloux leur défendaient la proie.

Le marchand que suivaient les pâtres des troupeaux,
Le prophète — pieds nus — allant par la campagne
Parfois cessaient leur marche au bas de la montagne
Pour cueillir un peu d'ombre et goûter le repos.

Et Ritspa, sur les pieds des morts collant ses lèvres,
Ses regards éperdus sur les visages blancs,
Disait, en mots très doux et tristes et troublants,
Son cœur plein de douleur, son corps mordu de fièvres :

« O mes enfants à tout jamais perdus ! O vous
Dont je lavais jadis les petits pieds dans l'huile !
Parce que votre père eut un jour l'âme vile
Vous avez encouru l'implacable courroux.

« C'est le Dieu qu'on dit juste et que David adore
Qui rendit mon cœur ivre et voulut ce forfait.
Qu'aviez-vous fait, mes fils ? O Toi ! qu'avaient-ils fait,
Jéhovah criminel et lâche, que j'abhorre ?

« Et maintenant je clame aux échos des vallons
Ma tristesse infinie et mon âpre torture ;
Gabaon a laissé vos corps sans sépulture,
Et les corbeaux sont là, durant les jours trop longs !

« Ils sont là-bas, sur les hauteurs, parmi les branches,
Ils s'en viennent, portés sur les ailes du vent,
Dans l'inutile espoir que mon bras, moins fervent,
Laissera pour leurs becs l'appât de vos chairs blanches.

« Je crèverai les yeux des hiboux, ô mes fils !
Les bêtes des ravins glapiront dans mes moelles ;
Mais je verrai toujours monter jusqu'aux étoiles
Haute comme mon cœur l'ombre des crucifix !

« Ni les vautours ! Ni les chacals ! Ni les hyènes !
Ayant sur sa chair lasse un sac pour vêtement,
Ritspa vous gardera, fils, éternellement,
Jusqu'à ce que le sang se fige dans ses veines.

« Vous êtes mes petits comme aux matins vermeils !
Mais oubliant les airs de chansons et de danse,
Je ne sais que verser des pleurs en abondance,
Veillant — comme autrefois — vos suprêmes sommeils.

« Vous étiez devenus des forts à l'arc agile
Dont les fauves des monts craignaient les bras nerveux,
O vous dont je lissais jadis les noirs cheveux
Et dont j'aimais laver les petits pieds dans l'huile. »

Et le marchand suivi des pâtres des troupeaux,
Le prophète — pieds nus — passant par la campagne,
Arrêtés sous un arbre au pied de la montagne
Pour cueillir un peu d'ombre et goûter le repos,

Entendaient palpiter par les branches du chêne
La lamentation qui montait sous les cieux,
Et partant, le cœur lourd et des pleurs plein les yeux,
Marchaient à pas plus lents vers la ville prochaine.





CONCOURS DE 1898



MM. JULES CARRARA

HENRY MÉRIOT

GABRIEL MONMERT



M. Jules CARRARA



1. Le printemps passera...;
2. Le deuil est entré dans mon âme...;
3. A des fils ingrats.





Le printemps passera . . .

« O Mort ! où est ton aiguillon ? »

Le printemps passera ; les roses
Iront rejoindre les lilas
Dans l'abîme où vont toutes choses...

Notre amour ne passera pas.

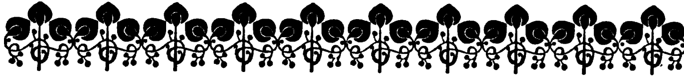
Sur les radieuses étoiles
Qui nous regardent dans le ciel
La nuit sombre étendra ses voiles...

Mais notre amour est éternel.

Sur la mer où, pris en plein rêve,
Tant de vaisseaux sombrent au port,
Notre amour voguera sans trêve...

Car il est plus fort que la mort.





Le deuil est entré dans mon âme...

Le deuil est entré dans mon âme;
Mon cœur filial a saigné,
Et je ne suis pas résigné
A ce coup que ma raison blâme.

O mère aimée ! en t'en allant
Tu m'as pris un peu de moi-même,
Car la mort de ceux que l'on aime
Fait mourir comme un poison lent.

... metière
... mais.
... m'aimais!
... re.



A des fils ingrats

I

 temps de Juvénal! O temps de Jérémie!
Vous dont on croyait l'âme à jamais endormie
Sur son sépulcral oreiller;
Vous dont la grande voix est maintenant muette,
Toi, le prophète amer, toi, le sanglant poète,
Allez-vous donc vous réveiller?

Où sont donc les Césars? Où sont les Babylones?
De quels palais faut-il secouer les colonnes
Pour en écraser les tyrans?
Sur quel sceptre orgueilleux, sur quels superbes dômes
Faut-il faire éclater la foudre des Sodomes,
L'âpre nue aux feux dévorants?

Quel Néron doit te rendre un compte de ses vices?
Sur quel Caligula faut-il que tu sévisses,
O vieux poète souverain?
Sur quel front vil faut-il que ton mépris retombe,
Pour te faire arracher au sommeil de la tombe
Ta lyre aux murmures d'airain?



II

Retourne dans ta nuit, ô vieux poète austère!
Laisse ton front rêveur dans l'ombre de la terre,
Dans l'éternelle paix des morts!
Garde dans ton sépulcre, ô douloureux prophète,
Cette immobilité que le trépas t'a faite
Et dont on jouit sans remords!

Ne vous réveillez pas!... il suffit que je sente
L'écho majestueux de votre voix puissante,
Semblable au tonnerre lointain,
Si profonde, qu'après vingt siècles de silence,
Je crois la retrouver au nid qui se balance
Dans les souffles purs du matin.

O Nature ! attentif à tout ce que tu crées,
Le poète comprend les syllabes sacrées
De ton vaste balbutiement.
De la mer orageuse au vent léger qui passe,
Il écoute avec foi tous les bruits de l'espace,
Parce qu'il sait que rien n'y ment.

Parle, nous t'écoutons, ô notre bonne Mère !
Dis-nous ce qui parfois te fait trouver amère
La caresse de tes enfants.
Nous attendons, craintifs, tes saintes réprimandes,
Et nous serons soumis à ce que tu demandes,
Soumis à ce que tu défends.



III

— Mes fils, qu'avez-vous fait de votre âme immortelle?
S'il vous en reste encore, à quoi donc vous sert-elle?
A quoi la faites-vous rêver?
Je l'ai cherchée au fond de vos demeures saintes;
Vos temples m'ont ouvert leurs secrètes enceintes;
Mais je n'ai pas pu l'y trouver.

Vos autels sont déserts; la multitude errante
Qui porte aux pieds du Christ sa houle indifférente
Ne suffit point à les peupler.
Le Martyr, qui du haut de sa croix vous contemple,
Sait que, lorsque vos flots se pressent dans son temple,
Ce n'est point pour le contempler.

Mes fils, où sont vos cœurs, lorsqu'au pied du Calvaire
Vous venez, aux grands jours, le visage sévère,
Prosterner votre repentir?
Où sont vos cœurs, mes fils, dans cet encens qui fume,
Dans ces gerbes de fleurs dont votre main parfume
Le front pur du divin Martyr?

Quelle est la voix qui parle au fond de vos cantiques?
Quelle âme monte au sein des églises gothiques
Avec l'âme de l'encensoir?
Voici qu'avec le siècle une erreur meurtrière,
O mes fils! vous a fait oublier la prière
Qu'on doit dire matin et soir;

Ces simples mots d'amour et d'humble gratitude
Que l'on entend au fond de toute solitude,
Que le vent murmure aux roseaux,
Qu'on retrouve au réveil des fleurs dans la vallée,
Et qui montent, le soir, dans la brume étoilée,
Lorsque s'endorment les oiseaux.



IV

Mes fils, qu'avez-vous fait de votre âme profonde,
De cette âme sacrée où l'avenir se fonde,
Où l'esprit de Dieu se mêla?
Je l'ai cherchée au sein du foyer domestique;
J'ai remué la cendre et la poussière antique;
Mais votre âme n'était pas là.

Vos âtres sont éteints, vos demeures sont vides;
Car ce n'est point, mes fils, à vos faces livides,
Ce n'est point à vos fronts tremblants
Que vos pères iront chercher la pure flamme
Qui pourrait rendre un peu d'espérance à leur âme
Et d'aurore à leurs cheveux blancs.

Après avoir franchi leur temps et leur espace,
Ils ne tressaillent plus lorsque le printemps passe;
Leur ombre n'a plus de flambeaux;
Mais ils restent, pensifs, dans leurs maisons fermées,
Prisons que vous pourriez rendre encore embaumées,
Et dont vous faites des tombeaux.

Où sont vos cœurs, mes fils, lorsqu'à vos tristes mères
Vous donnez sans amour vos baisers éphémères,
Comme un bien qu'on regretterait?
O saint frémissement des lèvres maternelles !
Le premier qu'ici-bas nos âmes ont en elles,
Et le dernier qui disparaît!

Où sont dans vos yeux secs les larmes obstinées
Qu'on répand à genoux pendant bien des années
Sur la tombe où tout se finit!
Oh ! refuser vos cœurs à l'humble cimetière,
Quand la famille ailée est en deuil tout entière
Pour un oiseau qui manque au nid!



V

Mes fils, qu'avez-vous fait de votre âme stoïque ?
Sait-on parmi vos rangs être encore héroïque ?
Mort! martyre! où sont vos vainqueurs ?
Où sont pour les champs clos les consciences sûres?
La Patrie en son sein a d'atroces blessures,
Mais je n'en vois point dans vos cœurs!

Où sont les vieux héros, tes enfants, ô Victoire !
Quel gouffre a dévoré ces géants de l'histoire
Au cœur immense, au front serein?
La foule d'aujourd'hui, la foule aux yeux obliques,
Qui met leurs torses fiers sur les places publiques,
N'en a que de marbre ou d'airain.

Oh! si, dans ces honneurs divins que vous leur faites,
Ils pouvaient deviner les tragiques défaites
Dont souffre le vieux sol natal,
Ils auraient sous le bronze altier l'âme meurtrie,
Et ces héros vengeurs, pour sauver la patrie.
Descendraient de leur piédestal!

L'heure est de relever les têtes abattues.
Vous faites bien de fondre au passé des statues,
De dire à ces vaillants : Merci!
Il vaudrait mieux créer l'avenir à leur taille,
Assurer la victoire à la grande bataille,
Pour qu'on vous sculpte en marbre aussi.

Certe, il est beau d'avoir derrière soi des hommes
A qui nous devons tous d'être ce que nous sommes,
Fiers par eux, par eux triomphants;
Mais ce qui nous ferait encore plus prospères,
C'est, mieux que les honneurs prodigués à vos pères,
Ceux que vous rendraient vos enfants.



VI

Mes fils, qu'avez-vous fait de votre âme idéale,
De ce souffle divin que la nature exhale,
Dont toute vie est un reflet?
Je l'ai cherchée au fond de tout ce qui demeure,
Dans Avril qui sourit, dans Novembre qui pleure...
Ce n'est point encor là qu'elle est.

Non, les bois pleins de nids n'ont point votre pensée;
Ce n'est point le vent frais du soir qui l'a bercée,
A l'heure où s'apaisent les maux.
Vous n'avez rien laissé de votre âme aux bruyères,
Et vous ne savez plus confondre vos prières
Aux voix du vent dans les ormeaux.

Rien de vous n'est resté dans la calme vallée
Où le ruisseau distrait laisse son eau perlée
Fuir le long des étroits sentiers.
Pour vous, les aigles fiers sont comme les reptiles;
La Nature s'épanche en bienfaits inutiles,
Et n'a rien dont vous palpitiez.

Pourtant, Dieu qui me fit m'avait faite bien belle!
Le voile virginal de l'antique Cybèle
Frissonne toujours sur mon front.
Les siècles qui m'ont vue effeuiller ma couronne
Savent de quels parfums l'avenir environne
L'aube des siècles qui viendront.

Ils savent mes trésors et ma force diverse,
Ils ont vu les torrents de splendeurs que je verse
De l'astre énorme au vermisseau.
Que fait à la forêt une feuille qui tombe?
La vieille éternité, qu'on croit près de la tombe,
N'est encore qu'à son berceau.

Tout ne meurt ici-bas qu'afin que tout renaisse.
J'ai pour gloire à mon front l'éternelle jeunesse,

En mon cœur l'éternel amour.
Hier cheveux trop blonds, demain têtes trop blanches,
La crèche et le cercueil bercés aux mêmes branches,
Vous n'avez jamais qu'un seul jour.

La coupe du devoir n'est qu'à moitié remplie.
Plus d'un s'en va, laissant sa tâche inaccomplie
Et le monde oublier son nom.
Au festin de la terre, où la vie est si belle,
Combien quittent leur place avant qu'on les rappelle!...
Où Dieu dit oui, l'homme dit non. —



Et voilà que le froid, artiste aux doigts givrés,
Des pleurs de mes carreaux fait une flore étrange
Et semble offrir des lys imprécis en échange
Des vrais lys éclatants par le soleil ouvrés.

Comme ceux de mon toit et ceux de ma fenêtre,
Oh ! je voudrais sentir l'Art suspendre mes pleurs
Et dans des rimes d'or en faire aussi des fleurs
Qui me consoleraient des fleurs d'antan, peut-être...





Au maître de l'enfance

Donc, à tous ces bambins près de toi réunis,
Tu dois faire oublier, rien que par tes paroles,
Le ciel bleu, les prés verts étoilés de corolles,
Les mûres des sentiers et la chanson des nids ?

Et pourtant, je le sais, rarement tu punis ;
Captives sous tes yeux tu tiens ces têtes folles
Avec le Vrai, le Bien, le Juste pour idoles,
Tu fais penser, comprendre, aimer : je te bénis !

L'esprit du fils des serfs s'affranchit, c'est ta gloire,
Et je te loue, ô cœur où les cœurs viennent boire,
De n'être pas pour eux l'impatient torrent,

Mais d'être l'humble source à la voix claire et douce
Qui charme et fait rêver tout en désaltérant
Et pénètre le roc en chantant sous la mousse.





Au jeune laboureur

mi, beaucoup là-bas s'étonnent de n'avoir
Ni chanson ni sourire en leur âme inquiète
Dès qu'ils n'entendent plus le matin l'alouette
Appeler dans l'azur leur humble chant d'espoir !

Ils pleurent, aux cités, leur ciel bleu, leur pain noir
Et l'élan de leur cœur dans la plaine muette
Quand la petite cloche à voix triste et fluette
Murmurait avec eux la prière du soir.

Ah ! combien sous l'aurore et la nuit étoilée
Suivaient droit une sente au fond de leur vallée,
Qui sont partis au loin s'égarer en pleurant !

Allons, hêle tes bœufs qui paissent l'herbe drue
Et va sur la colline où le bon fils reprend
Le sillon où le père a quitté sa charrue.





A mon cher pays



O vallon où j'entends, loin des vaines querelles,
L'eau qui coule et murmure entre les noisetiers,
Où simples sont les cœurs et fleuris les sentiers,
Où, calme, je m'éveille au chant des tourterelles !

O pays où mon toit comme les nids d'oiselles
Se cache sous l'ombrage embaumé d'églantiers,
Peut-on, né dans ton sein, t'oublier volontiers ?
Et tes cloches du soir, peut-on prier sans elles ?

Moi, loin d'ici — fussé-je à la table des rois —
Exilé sans retour, j'y pleurerais, je crois,
De n'être pas plutôt berger sur ma colline.

Et parmi l'Orient, les palmiers, le santal,
Je chanterais nos bois où murit l'aveline,
L'œil plein des horizons de mon pays natal !





Sur un berceau

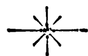
Puisque beaucoup s'en vont, incertains de la route,
Et sous leur horizon de nuages borné,
N'ont jamais d'un rayon leur cœur rasséréné,
Puisqu'un seul pas dans l'ombre entraîne à la déroute,

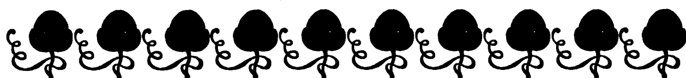
Mère, éclaire l'enfant que Dieu nous a donné,
Enseigne-lui le Vrai, le Bien, car je redoute
Qu'au bord du droit chemin il ne s'arrête et doute
Et qu'alors par le Mal, il ne soit détourné.

M. Emile LANGLADE



La Plante merveilleuse de Tintagel





La Plante merveilleuse de Tintagel

« La vie et le jour sont des ennemis et
» n'apportent que des douleurs. »

G. PARIS.

« Doulz ami Tristan, or ai perdu ma voie et ma peine et « vous ai perdu. Et ... puisque l'amour a esté entre vous et « moi à la vie, bien doit estre à la mort. » Les deux amants ayant enfin trépassé dans le même instant, le roi March leur fit faire de somptueuses funérailles dans la « Maistre Eglise » du monastère de Tintagel et les fit enterrer dans deux tombeaux voisins.

Certaines versions représentent March comme accablé de douleur, mais, d'après d'autres, sa haine de Tristan s'est seulement assoupie et se réveille à la vue de la plante poussée du tombeau de Tristan, « qui aloit par dessus la chapelle et descendoit le boult sur la tombe Yseult et entroit dedans. »

Trois fois le roi March, qu'avait offensé leur amour, en fit arracher les racines, mais toujours, obstinément, elle reparaissait avec l'aurore et ombrageait les deux tombeaux de sa verdure et de ses fleurs.

I

Le jour tombe

La nuit ! Voici la nuit ! Les ténèbres profondes
Sur la terre obscurcie ont jeté leur effroi ;
Des frissons ont couru sur les campagnes blondes.

Voici la nuit ! La peur, au sombre palefroi,
Chevauche à travers champs, de vallée en montagne,
Et vient heurter du poing jusqu'au chevet du roi.

Et March, en son manteau d'hermine de Bretagne,
Tressaute, et redressé, cou tendu, haletant,
Croit entendre gémir, au loin, dans la campagne :

« Est-ce l'oiseau de mer, le souffle de l'autan,
» Le ressac écumeux qui vient battre la grève ?
» Non ! — dit le sombre roi. — C'est la voix de Tristan !

» Ah ! quel dur cauchemar a remplacé mon rêve !
» Quel brouillard de douleur, de haine et de remord
» Enveloppe mon cœur, sans répit et sans trêve ! »

Oriane s'approche et dit : « Les vents du Nord,
» Seuls, ont semé leurs pleurs à travers la bruyère ;
» Ne savez-vous donc point que Tristan est bien mort ;

» Que jamais plus sa voix ne dira de prière ;
» Que jamais plus l'écho dans le feu du combat,
» Après lui ne criera son noble cri de guerre,

» Qu'il est dans le sépulcre où plus un cœur ne bat,
» Où ses os vont dormir leurs longues nuits sans lune
» Et souffrir pour toujours l'éternel célibat ?....

» Reposez-vous, chassez cette idée importune. »
« — Non, mon enfant, les soirs, parmi les ouragans
» Qui montent de la mer et balayent la dune,

» A l'heure où les gens croient qu'on voit les Korrigans,
» Au détour des chemins danser leurs sarabandes,
» Je n'ai pas reconnu la voix des Cormorans !

» Un roi de Cornouaille irait croire aux légendes !
» C'est bon pour une vieille assise au coin du feu.
» Moi, j'entends des sanglots qui traversent les landes

» Elever un appel de vengeance vers Dieu ! »



II

Dans la nuit

La Nuit descend toujours, l'ombre est plus noire encore ;
Des horizons perdus et voilés au regard,
Et dans l'anxiété d'une lointaine aurore,

Roule en fuite le ciel, qui, bataillon hagard,
Précipite, muet, sa course fantastique
Qu'interrompt, par instants, la lune au clair blafard.

Alors le vieux donjon, dressant son front antique,
Semble surgir du sol, et, du haut de ses tours,
Veiller sur le sommeil du monde énigmatique.

Là, les races en tas se reposent des jours ;
Les peuples fatigués de travailler la terre
S'endorment, et les morts sont couchés pour toujours.

Que de morts !... Que de morts la destinée austère
Pousse au fatal sillon qu'elle nous a tracé !
Que de fois le bourdon triste du monastère

Elève sa voix grave et pleure au trépassé !
Mais, malgré le ciment dont la pierre se scelle,
L'esprit de l'au-delà flotte dans l'air glacé,

Et March entend une âme : « O mon Tristan, dit-elle,
» Comme l'amour est grand dans le fond du trépas !
» Comme on est libre enfin ! Comme la mort est belle !

» Lorsqu'on croit vivre libre, on ne s'appartient pas ;
» On est comme le flot que le courant emporte
» Et charrie au hasard. — La mort est sur vos pas.

» Elle vous prend, on crie, on implore, qu'importe ?
» On résiste, on se bat, et de l'éternité
» Qui s'entr'ouvre, on voudrait voir refermer la porte.

» On ne sait pas ! Silence, et songe, révolté,
» Qu'elle est plus douce encor notre nuit étoilée
» Dont l'infini d'amour hante l'immensité !

» J'ai retrouvé ton âme à jamais dévoilée
» Sur le libre Océan des siècles éternels
» Loin de la route froide, aride et désolée,

» Dont nous n'aurions connu que les plaisirs charnels.
» Mon cœur peut se donner à ton cœur sans entraves ;
» Je suis à toi, Tristan ! sans désirs criminels ;

» Je suis tienne à jamais ». — « Yseult, quels mots suaves !
» Tu berces mon cœur las qui se reprend enfin ?
» La cloche aux cris de deuil a tu ses notes graves ;

» Les moines sont partis ; et voici qu'un très fin,
» Très doux parfum de fleur s'élève de ma tombe ;
» C'est le bonheur d'aimer ! Il n'aura plus de fin.

» Le feuillage embaumé qui m'abrite, retombe
» De mon cœur sur le tien ; mes pieds enracinés
» L'ont abreuvé d'amour, ô ma blanche colombe !

» Viens, tu feras ton nid dans mes bras enchaînés !
» Viens, ils te berceront parmi l'azur en fête !
» Au gré des vents du ciel nos soupirs entraînés

» Porteront leur ivresse où l'Univers s'arrête,
» Bien plus loin que la grève où s'éteignent les jours,
» Que l'abîme insondé d'où bondit la tempête ;

» Là, nos cœurs confondus pourront s'aimer toujours !
» Dans la splendeur sanglante où la lumière expire
» Tu seras mon soleil, je serai tes amours !

» Yseult, l'éternité !... l'extase !... le délire !... »



III

L'aurore

. . . .

. . . .



IV

Le creuset de la mort

Là-bas sur les coteaux et les landes désertes
Les fantômes confus des brouillards matineux
Se sont évanouis parmi les herbes vertes;

Des lambeaux de leur traîne aux genêts épineux
Sont accrochés encore; et la nuit en déroute
A semé les marais de rubans cotonneux.

Tout s'éveille; déjà passent sur la grand'route
Les chariots criards traînés des bœufs pesants;
La chevrette aux talus, grimpe, gambade et broute;

L'écho redit l'appel lointain des paysans,
Et les filles de ferme avec leurs coiffes blanches
S'en vont traire le lait dans leurs pichets luisants;

Sans souci du soleil qui joue entre ses branches
Le bûcheron, là-bas, frappe le chêne au flanc
Et la hache mortelle ouvre et creuse ses hanches.

Tout doré de lumière et tout teinté de sang
La vie a de nouveau rouvert au jour son livre.
Le meurtre au casque noir a pris son manteau blanc !

On voit ainsi les jours et les siècles se suivre ;
Il semble qu'aux sillons le même blé mûrit
Et que le même oiseau dit son bonheur de vivre,

Quand pour hommes ou fleurs, pour ce qui pleure ou rit,
Le temps est court ; et quand un immortel mystère
Refond tout au creuset où rien ne se tarit.

Au tombeau de Tristan, une fleur solitaire
Ce jour-là répondait aux rayons du soleil
Comme aux baisers du ciel, un baiser de la terre.

Lys aux pétales blancs, pavots au front vermeil,
N'ont pas plus de fierté, plus de force et de grâce
Que ce bouquet des morts au florissant réveil.

Fleur ! En toi vit celui que ta racine embrasse,
Change en parfum son âme, en ta sève son sang.
Fleur ! Tu portes en toi tout l'orgueil d'une race !

Que ton rameau touffu, gracieux et puissant,
Sème, comme à pleins bras, sur ces pierres fatales
Où l'amour éternel suit son rêve naissant,

En gouttelettes d'or tes magiques pétales !



V

March se venge

Près de la fenestrelle à meneaux de la tour
Où claquait sous le vent son gonfalon de moire,
March, pensif, promenait son regard de vautour ;

Le passé, comme un coin de fer, en sa mémoire
S'enfonçait au marteau du temps, cruel et dur.
En vain, s'efforçait-il de lire en son grimoire ;

Son livre d'oraisons lui demeurait obscur ;
Au vélin du Missel, Notre-Dame et l'Archange
Soudain se confondaient parmi leur champ d'azur.

Et devant son œil vague et son regard étrange :
« Si le roi n'est pas fou, du moins il en a l'air,
» — Disaient les gens tout bas — son cerveau se dérange. »

Enfin, dans son châtel, un jour de soleil clair,
Appelant un faucheur, et d'un regard austère
Le toisant, il lui dit, dans un rictus amer :

« Manant, tu vois ce pré, le pré de l'adultère ;
» C'est déjà trop pour moi d'entendre à chaque éveil
» Les voix des revenants qui hantent cette terre,

» Sans voir encore au jour sous un rayon vermeil
» Dans ces fleurs de tombeau renaître leur extase.
» Au stérile désert, rends ce tertre pareil ;

» Va ! retourne le sol, tranche, piétine, écrase,
» Prends la pioche et la serpe et qu'au soir après toi,
» Il ne reste plus rien que la poussière rase. »

Le paysan partit sur un geste du roi,
Prit la pioche et le pic, la serpe et l'écobue,
Et sa faux, sur le pré, mit son cercle d'effroi.

Puis, sans compter la mort que sa main distribue,
Tranchant net la bruyère et l'iris insolent,
Il suivit son chemin, sarclant la plaine herbue.

La faux se rapprochait avec son geste lent,
Et la plante superbe à la feuille pennée
S'écroula sur le sol aux pieds de ce manant.

Quand tout fut jeté bas, la terre retournée,
L'homme essuyant son front, quitta ce champ du deuil,
Et s'en fut dire au Roi : « La tombe est moissonnée

» Et garde seulement la poudre du cercueil. »
« — C'est bien, fit le roi March, — qu'on lui solde sa peine,
» Qu'il aille. » Et, s'enfonçant paisible, en son fauteuil,

Ce soir-là le vieillard s'endormit sur sa haine.



VI

L'inutile veillée

Le lendemain, la plante entr'ouvrait ses fleurons
Et, du haut de sa tour, March la voyait renaître
Et secouer au vent ses grelots fanfarons.

« Après tout — disait-il — j'en serai bien le maître,
» Nous verrons si cette herbe aura raison de nous! »
Ordonnant de nouveau qu'on la fît disparaître,

Il surveilla l'ouvrage avec son œil jaloux,
Fit enlever les fleurs, la racine et la tige
Et fermer le champ clos sous de triples verrous.

Et, comme il ne restait plus le moindre vestige
De ce miracle en fleur brutalement détruit,
Le roi pensait : « J'entends empêcher le prodige,

« Semeur mystérieux qui chemines sans bruit
» Et portes aux sillons des moissons pour étrenne,
» Suis la route éternelle où ta loi te conduit.

» Mais si tu viens, errant, le bissac plein de graine,
» Retourne et va plutôt le jeter à la mer. »
Ici, c'est le champ clos, qu'enserre un mur de haine.

Les barons à sa garde ont le heaume de fer
Et la lune indécise a bleui leurs armures :
Elle passe ... plus rien ... Tout est d'un noir d'enfer.

Dans l'ombre, près ou loin, ce sont vagues murmures,
Feuille sèche froissée, inconscient soupir,
Bruissements confus glissant sous les ramures.

Vont-ils voir la sorcière aux doigts tors s'accroupir,
Hideuse, et cuisiner le brouet des gauries ?
La peur tient en éveil qui craint de s'assoupir

Et les yeux, préparés aux fantasmagories
Etranges, voient briller et danser devant eux
Des points d'or allumés par des sorcelleries.

Les yeux fouillent, hagards, les fonds mystérieux
Et s'obstinent à voir dans l'essaim d'étincelles
Des âmes, fleurs de nuit, maudites par les cieux.

Les barons, d'un seul bloc et figés sur leurs selles,
Croient sentir dans la nuit la malédiction,
Le mystère et l'horreur les frôler de leurs ailes,

Et c'est une effroyable et rude faction.
Un cheval tout à coup fait sonner sa gourmette.
Les preux en ont frémi !... Quelle apparition

Va, la main au harnais, dresser sa silhouette ?
Car les ténèbres sont empreintes de rumeur ;
Un choc sourd de sabot frappe l'herbe muette :

Est-ce Morgain, la Fée, ou Merlin, l'Enchanteur,
Qui chevauche là-bas, parmi les fondrières ?
Dans tous les cas, c'est un sinistre visiteur.

C'est la crainte qui gèle aux lèvres les prières,
Qui frémit sous la peau, qui rend sourdes les voix,
Qui met une sueur froide sous les visières.

Un cri mal assuré s'élève : « Par la Croix,
Halte ! » Rien ne répond. Les affres du silence
Font plus lugubre encor l'obscurité des bois.

Ainsi donc les seigneurs, tenant au poing la lance,
Glaive au côté, l'écu sur le flanc des coursiers,
Veillaient ! Et rien ne put tromper leur vigilance.

L'heure lente passa. Sombres hallebardiers,
Les noirs cyprès jetaient de leurs fronts gigantesques,
Ombres dans l'ombre, un voile épais sur les aciers ;

Les vieux saules bossus, comme des nains grotesques
Tordaient leurs troncs noueux, et spectres imprécis,
Contournaient de grands bras aux étreintes burlesques.

Enfin le coq chanta. Sur les fonds éclaircis,
S'estompait vaguement l'enclos du cimetière ;
Les croupes des chevaux aux lampas cramoisis,

Les grilles, les murs blancs embroussaillés de lierre
Et les croix de bois noir ou de marbre sculpté,
Tout reprenait au jour sa teinte familière ;

L'aube venait semant ses baisers de clarté.
Mais la terreur planait encor sur ce spectacle,
Lorsqu'un cri traversa le ciel épouvanté,

Et, comme des démons effrayés d'un miracle,
On vit les preux s'enfuir, sombre vol de corbeaux,
Bride abattue, ainsi qu'une horde en débâcle.

La fleur avait rendu son sourire aux tombeaux.



VII

Le bûcher

Les bras velus, croisés sur la poitrine énorme,
Un homme rouge, œil dur, front bas, col de taureau,
Regarde le feu prendre aux longues bûches d'orme.

Pourquoi donc est-il là, cet homme ?... Ce bourreau ?
Ses valets accroupis, à grand renfort d'haleine,
Soufflent, époumonnés, le front sur le carreau.

Quel supplice s'apprête ? Et pour qui se déchaîne
Le feu ronflant déjà de ce bûcher mortel
Dont l'odeur de bois vert se répand sur la plaine ?

Etrange encens brûlé sur un lugubre autel,
Quel sanglant holocauste attendent donc ces flammes ?
Quels cris, quels hurlements vont retentir au ciel ?

Et quels corps calcinés à leurs baisers infâmes
Seront jetés en proie aux goules du cercueil,
Chairs et charbons pétris, odieux amalgames ?

La fumée a tordu ses volutes de deuil;
Tout le ciel s'est couvert d'une tenture d'ombre,
Comme une cathédrale en noir du chœur au seuil.

Des landes, des hameaux et de la forêt sombre,
Une rumeur descend comme aux jours de malheurs,
Et des horizons vient une foule sans nombre ;

Car cent hérauts vêtus aux royales couleurs
Ont parcouru les bourgs et sonné de la trompe,
Pour annoncer à tous le martyre des fleurs.

Sous un dais de velours, March trône en grande pompe;
Parmi les étendards, les bannières, les croix,
Sa face de vieillard s'émacie et s'estompe.

Or, quand le bûcher fut bien ardent, que le bois
Craqua, que les brandons en flammes éclatèrent,
Lentement s'approcha l'homme rouge narquois,

Et son aide arrachant la fleur, ils la plantèrent
En plein brasier ... Alors, dans un nimbe de jour,
Des pétales brûlants ces paroles montèrent :

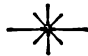
« Rien ne tuera l'amour ! »



M. Robert de la VILLEHERVÉ



Le Roi de Fortune





Le Roi de Fortune

FRAGMENTS

ACTE I

SCÈNE IX

STANI, HÉLÈNE, LAURETTE

Le poète Stani est resté seul sur le théâtre et, épris de la princesse Hélène, il regarde vers le palais du Roi où précisément une clarté s'est allumée, passe parmi les feuillages des arbres sur la terrasse.

Laurette, suivante de la princesse et qui s'inquiétait surtout de la présence de Stani, ne tarde pas à l'apercevoir et lui fait un signe d'intelligence.

HÉLÈNE, *cependant, du seuil des appartements,*

Eh bien, Laurette?

LAURETTE

Madame, un églantier pour me conter fleurette
Peut-être s'est penché là-bas sur mes cheveux.
Mais si d'autres périls vous alarment, je veux
— Quoi? sur le champ, sans un regret, sans un murmure,
Devenir à vos yeux une personne mûre! —

(Hélène est venue sur la terrasse)

STANI, *qui, à plein poing, ayant saisi des branches folles, s'apprête à l'escalade*

Et moi qui vais revivre après les maux soufferts
Ne plus savoir pour vous, mon âme, écrire un vers!

(Il a déjà atteint la balustrade, où il s'assied, et tend les bras vers la princesse. Mais Hélène est près de lui.)

HÉLÈNE

Revivre, mon Stani, mon poète?

STANI

Oui, madame,
Votre poète! Un autre est duc, comte ou vidame,
Que sais-je? ou suit le chant forcené des clairons,
Se plaît aux camps et meurt lorsqu'il a dit : Mourons!

Mais dans la flamme et dans le bruit, sous des murailles
Meurtrières se fait de belles funérailles!
Moi, je dompte les mots charmeurs et les soumets,
Et je vous aime et suis votre poète. Mais
Tout, à l'entour de nous, est ombre et solitude :
Quelle tristesse encore ou quelle inquiétude
Vous peinent? Car ce n'est plus vous que je revois :
Un souvenir de pleurs tremblait dans votre voix,
Et, comme inconsolée et lasse d'un martyre,
Quand je la baiserais, votre main se retire.

HÉLÈNE

Ne m'interroge pas, ami, je voudrais tant
Après les pleurs versés oublier un instant,
Ne plus me souvenir de rien, des chagrins mêmes
Que je t'ai fait souffrir méchamment, toi qui m'aimes
Et qui dus m'appeler et te désespéras!
Ce qui m'a déchiré le cœur, tu le sauras,
Mais vois, je suis encor toute angoisse et faiblesse
Comme une enfant qu'on a torturée, et me laisse
T'aimer d'abord sans rien te dire.

(Il la prend dans ses bras, elle s'y abandonne et, ainsi enlacés parmi les ramures fleuries, ils gardent quelque temps le silence; puis Stani, d'une voix très douce :)

STANI

Je passais.
J'étais l'écolier fou dont l'orgueil dit : Je sais,
Et pour l'oiseau qui fuit, pour le flot qui se brise,
J'éparpillais des vers de chanson dans la brise,
Mais j'étais une voix, quelque chose approchant
Comme l'écho d'un bruit de rires ou d'un chant
Aux plaines que Juillet fauche et qu'Octobre sème.
Rien de plus! Je vous dois mon âme, et je vous aime.

HÉLÈNE, *se dégageant tout à coup et les yeux dans ses yeux,*

D'un amour de qui rien ne saurait te guérir?
Dont rien ne marquera le terme? —

STANI

Que mourir!

HÉLÈNE

Alors, regarde ta princesse! Les alarmes
Sont loin, qui m'ont coûté de si brûlantes larmes,
Car c'était comme un feu ruisselant sous mes doigts;
Et je te dirai tout. Mais ce que je te dois

Faire connaître, — c'est un service à me rendre —
Par pitié, sache bien l'entendre et le comprendre.

STANI

Hélène !

HÉLÈNE

Tu le sais, nous autres qui vivons
Comme recluses, dans des palais si profonds,
Loin de tout, pour le triste sort qu'on nous prépare
On nous veut des fiertés, des grâces, on nous pare.
Bracelets et colliers. Et nos ajustements
Ne sont que floraisons d'or et de diamants,
Et comme on vêt en nous de pâles fiancées
Des richesses y sont chaque jour dépensées
Pour quelque Roi qui nous emportera, vainqueur.

STANI

Hélas !

HÉLÈNE

Mais être une âme, être un esprit, un cœur,

Dans un tel esclavage, entre tant de bassesses,
Ami, n'est pas un droit qu'on permette aux Princesses.

(Et violemment. prenant son parti :)

Eh bien ! qu'ils viennent donc, ces Rois ! ce soir, demain,
Quand ils voudront, comme ils voudront. Donne ta main,
Voici la mienne. — Et vous, la Nuit et le Silence,
Vous, les rameaux de fleurs que mon souffle balance,
Vous aussi, les grands yeux ouverts où rien ne ment,
Les astres, soyez-moi témoins ! Je fais serment
Que je me garderai pour toi !

(Puis, tandis que, fou de joie, il la regarde, extasié, et comme la nuit s'obscurcit, elle s'incline vers lui et le baise au front.)

. . . .
. . . .



ACTE II

SCÈNE VIII

HÉLÈNE, LE ROI, SON PÈRE, LAURETTE, CLAIR DE LUNE,
LE ROI DE MYSIE, LE DUC DE THRACE, LE PRINCE DE BOHÊME
ET LEURS SUITES

LE ROI DE MYSIE

Roi, près de qui, d'une âme également éprise
Affrontant les dangers d'une même entreprise,
Par des chemins très longs suivis des mois entiers,
Nous sommes venus, ces deux princes héritiers
De Bohême et de Thrace, et moi, Roi de Mysie,
Nos cœurs étant fermés à toute jalousie,
Car aux combats d'amour elle est déloyauté,
Nous saluons joyeux devant ta Majesté
Le bonheur de son règne et sa gloire.

LE ROI

Très sage
Roi de Mysie et vous, princes, qu'un long usage
Des armes, dans la guerre, a, dès vos jeunes ans,
Couronnés de lauriers sous les harnois pesants,
Soyez les bienvenus !

(*Et comme, ayant jeté un regard vers la Princesse, il lui semble qu'elle se dérobe derrière ses femmes :*)

Mais que cette journée
Aux divertissements de l'accueil soit donnée.
Je sais combien seront gracieux et combien
Doux ces combats d'amour dont vous parlez si bien.

CLAIR DE LUNE

Comme un vol de ramiers dans l'air sur les tourelles !

LE ROI

Toutefois, renvoyons à demain vos querelles,

LAURETTE, *avec joie, bas, à Hélène :*

C'est un jour de gagné.

HÉLÈNE

C'est un jour de perdu.

Mais LE ROI DE MYSIE, *avec éclat, l'apercevant :*

Oh! Roi! vous nous tentiez! Mais, en vain confondu
Sous la neige des floraisons épanouies,
Au jardin qui s'emplit de chansons inouïes,
Le lys proteste et dit : Je suis le lys.

HÉLÈNE

Il n'est
Que trop vrai, Seigneur Roi. Votre cœur me connaît.
Bien que j'aie à vos yeux désiré me soustraire,
J'aurais mauvaise grâce à dire le contraire,
Et je suis la princesse Hélène.

LE DUC DE THRACE

Ecoutez-nous. —
Je serais votre esclave assis à vos genoux,
Je suis le duc de Thrace.

LE PRINCE DE BOHÊME

Ecoutez-nous! — Sous d'amples
Voiles de fleurs qui les cachent comme en des temples,
Nos lacs sont de profonds et calmes promenoirs
Où près des barques d'or rêvent les cygnes noirs.
Et je serais la Voix d'amour en leur poème.
J'ai nom Yanko. Je suis le prince de Bohême.

CLAIR DE LUNE

Ainsi le Chicanoux dit : Je suis Chicanoux!

LE ROI DE MYSIE

Et je vous dis aussi, Madame : Ecoutez-nous!
Mes palais sont bâtis de jaspe et de porphyre
Et si vastes, qu'à grand'peine y purent suffire
Deux montagnes où sur des cèdres très anciens
Chantaient éperduement les vents musiciens.
A leur sommet, et jusqu'au lointain qui l'azure,
Un esclave debout veille en chaque embrasure.
Mille autres, jour et nuit, lance au poing, glaive aux dents,
Gardent mon trésor. Quand, sous les flambeaux ardents,

J'ordonne d'en ouvrir les coffres, les paupières
A ces démences d'or, de perles et de pierres
S'éblouissent. Mais tous m'en peuvent dérober,
On ne ramasse pas ce qui vient d'en tomber.
Au prix de vous pourtant, palais, trésor, Mysie,
Rien au monde vaut-il qu'un orgueil s'extasie?
Je serais votre Roi captif de vos beautés.

HÉLÈNE

Il suffit. Je vous ai tous les trois écoutés,
Confuse du trop grand honneur que vous me faites.
Et sans doute parmi le tumulte des fêtes
Qui vont pour vous fleurir le portique et la tour,
Quand vous l'enchanteriez de tels mots tour à tour
Hautains ou caressants et musiques sans cesse,
Il ne me semble pas qu'il soit une princesse
Qui, même après des jours nombreux, sans déplaisir,
N'ait regret d'hésiter et crainte de choisir.
Je n'hésiterai pas cependant! Car j'estime
Que rien ne me permet. que rien ne légitime
Un retard dont mon cœur gronderait, irrité
Comme d'une perfide et vaine cruauté!

Les jours peuvent passer en effet. Il n'importe.
Le bonheur qui me veut s'est assis à ma porte
Et de si doux liens il enchaîna mes pas
Que tout est dit et que je ne changerai pas.
Mon choix est fait.

LE DUC DE THRACE

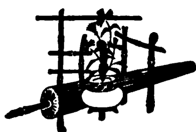
Parlez.

HÉLÈNE

Sous leurs orfèvreries,
Bien des princesses, dans l'ombre des draperies
D'un trône, étonneront vos yeux de leur beauté.
Mais pour s'asseoir à mes genoux dans la clarté
Comme un esclave heureux, pour être en des murmures
De forêts et de lacs où baignent des ramures,
Sur la barque du Rêve au muet glissement
La voix d'Amour qui vous berce adorablement
Et dont l'écho vous suit en d'ineffables veilles ;
Pour ouvrir devant moi des palais de merveilles
Et des trésors sans fond, pleins de ruissellements
De diamants plus gros que tous les diamants,

N'en soyez pas jaloux, ô Roi, ni vous, Altesses
Dont la splendeur et la gloire sont les hôtesses
Et qui marchez sous des palmes, à grand arroi,
Mais vous ne le sauriez. Il y faut plus qu'un Roi,
Un Roi pourtant, du Lys et de la Primevère,
Un Poète ! — et c'en est un que je vous préfère.

. . . .
. . . .





CONCOURS DE 1900



M. LE COMTE DE PESQUIDOUX

Mme POL LEMAIRE



M. le Comte de PESQUIDOUX



Don Paëz





Don Paëz [1]

FRAGMENTS

Corps de garde. Vaste salle où un porche cintré donne accès. Des tables, des brocs, des verres, des bancs. Au mur, des armes appendues. Costumes guerriers du temps; la nuit tombe.

SCÈNE II

(*Des reîtres causent par groupes.* ORLANDO *et* RAFAËL, *qui viennent d'achever une partie de cartes, se lèvent quand se montrent à la porte,* PORTIA, LŒTITIA *et autres ribaudes*).

PORTIA

Bonsoir ! Peut-on entrer ?

(1) L'auteur ayant, à la suite de certains poètes contemporains, rompu avec l'antique usage, qui voulait que chaque vers commençât par une majuscule, nous avons respecté sa manière d'écrire. — L'auteur ayant, d'un bout à l'autre de la comédie, compté le nom « Don Paëz » pour deux syllabes, la Commission a cru devoir passer outre.

RAFAËL

Comment donc, à nos bras.
Serions-nous, par hasard, lansquenets lourds et gras,
pour fermer notre porte aux beautés de Séville ?
Le reître reste encor d'allure plus civile.

(Tous les reîtres se lèvent et offrent leurs bras aux ribaudes).

ORLANDO, *les examinant*

Peste ! basquine au vent; mollets nus, fleurs aux crins;
au poing la castagnette, au flanc des tambourins.
Mesdames, vous voilà pour donner équipées !
bien femmes à soldat, sous le corset campées,
qu'on aime à retrouver au saut du destrier,
et qu'on peut, sous la poudre, à son aise, oublier !

LŒTITIA

C'est franc !

RAFAËL

De plus profond.

ORLANDO

Eh ! oui, grave matière.
Qui veut, au feu, mener sa vertu tout entière,
doit porter cœur de fer sous armure d'acier.
Or, quand on laisse en soi la femme prendre pied,
jusqu'au fort du combat cet amour vous pourchasse,
et, c'est là, soyez sûrs, le défaut de cuirasse.

PORTIA

Aussi, pour y parer, toi, tu vis en vaurien.

ORLANDO

Oh ! Oh !

PORTIA

Sans foi, ni loi, sans crédit et sans bien :
faisant partout sonner ta botte éperonnée ;
hantant porte vilaine ou porte blasonnée ;
sur la paille ou la plume au hasard du baiser,
baladin de l'amour qui ne sait que danser !

ORLANDO

Convertis-moi.

PORTIA

Merci !

ORLANDO

Voyez-vous cette race ?
Suis-je More et païen ? Allons, paix, qu'on s'embrasse.

(Reîtres et ribaudes se dispersent, accouplés)

. . . .
. . . .

(Au bout d'un instant, PORTIA *se détache des groupes, prend le milieu, un tambour de basque à la main et, rythmant le refrain par des coups de tambourin, chante :)*

PORTIA

Par delà les Sierras, vers Grenade la Belle,
le Cid Campéador chemine au grand soleil ;
il pousse à l'éperon sa cavale isabelle,
son casque rutilant darde un éclair vermeil.

Droit devant lui, sous son panache,
le Cid va !
Gare ses coups, gare sa hache :
Caramba !

Vers les hautes Sierras, des portes de Grenade,
un prince sarrazin dirige son galop,
un yatagan lui sert de fouet de promenade,
au col de son coursier tinte et bat un grelot.

Droit devant lui, sous son panache,
le Cid va !
Gare ses coups, gare sa hache :
Caramba !

Le prince et le héros d'un bond sautent à terre,
Avec un rire altier ils luttent sans un mot.
Pour Allah, le païen brandit son cimeterre ;
pour le Christ, siffle au vent le fer de l'hidalgo.

Droit devant lui, sous son panache,
le Cid va !
Gare ses coups, gare sa hache :
Caramba !

Une sueur de sang coule sur leur cuirasse,
Sa hache coupe en deux le courbe yatagan.
Alors, prenant aux reins le More qu'il terrasse,
le noble preux l'étouffe en cet embrassement.

Droit devant lui, sous son panache,
le Cid va !
Gare ses coups, gare sa hache :
Caramba !

. . . .
. . . .

Voilà ! c'est la chanson de toutes les Espagnes,
que le vent de Castille apprit à nos campagnes !

(*Tout à coup, on entend des pas à l'extérieur. Reîtres et ribaudes écoutent, anxieux. Silence.*)

DON LUIGI

La ronde !

ORLANDO

Cette fois, on nous pend, sans pardon.

Aux ribaudes — *Aux reîtres*

les femmes dans un coin. — Nous tous, formons cordon :
l'œil fixe, côte à côte, ainsi qu'à la parade,
jetons l'ombre du fer sur cette mascarade !

(*Les femmes se tassent dans un coin. Les reîtres, sauf* DON LUIGI, *à demi-armés, s'alignent devant elles. Les pas...*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, DON PAËZ

. . . .
. . . .

DON PAËZ, *apercevant les ribaudes*

Eh ! les filles, que diable ici faites-vous donc,
avec ces tambourins, sonnant comme un bourdon,
et ces fleurs, et ces brocs et ces chaises, par terre ?
Ma parole! on dirait qu'on répète un mystère,
un drame, où les chansons et le grelot tinteur,
traverseraient le râle effrayant de l'acteur !

PORTIA

Je célébrais le Cid !

DON PAËZ

Bien, femme !

PORTIA

Son allure,
ses coups, son rire altier !

DON PAËZ

Sa rude chevelure,
qu'il portait en lion sur son cou musculeux !
Mais, laissons sommeiller l'ancêtre fabuleux.
Quand l'Espagne poussa sur la Flandre insolente,
ainsi qu'une marée à l'écume sanglante,
ses bandes, ses piquiers, ses reîtres, ses héros,
l'air épique éclata de fiers romanceros !
Je sais d'ardents refrains coupés à notre taille,
et que la mort aussi siffla dans la bataille !

. . . .

ORLANDO

Chante-nous « Le Poignard » !

RAFAËL

Non, « L'Estoc » !

ORLANDO

Non ! « Le Gant »
par Albe relevé dans les plaines de Gand.

DON PAËZ

Il n'importe ! pourvu que du sang y ruisselle.
Feutre bas, compagnons, voici le « Boute-Selle » !

(A ces mots, Don Paëz, s'emparant d'une paire de castagnettes, saute sur une table, et dit la chanson suivante en claquant des doigts :)

Quand la trompette au clair matin,
précipitant son chant d'airain,
pousse à plein son le cri de guerre,
du blanc panache à l'éperon,
nul plus que moi dans l'escadron,
n'a port superbe et mine altière !

Alors, morbleu !
place à ma lame !
Pleurez, ma dame,
je vais au feu.

Quand mon cheval, mon bon coursier,
au naseau rouge, au pied d'acier,

dont le galop suivrait l'orage,
fend comme un trait l'air du combat,
mon âme exulte et mon cœur bat,
ivres de poudre et de courage !

Alors, morbleu !
place à ma lame !
Tremblez, ma dame,
je suis au feu !

Quand les carrés sont enfoncés,
coupés en deux et traversés
ainsi qu'un mur par la bombarde,
pressant la charge où je bondis,
mon bras ruisselle, et je brandis
mon sabre en sang jusqu'à la garde !

Alors, morbleu !
place à ma lame !
Priez, ma dame !
je passe au feu !

Quand l'escadron tranquille et fier,
fanfare en tête et l'arme au clair,
sur la grand'place au pas débouche,
parmi la foule où je vous sais,
comptant les morts et les blessés,
dans un regard, mon œil vous touche !

Alors, morbleu !
place à ma lame !
chantez, ma dame,
je viens du feu !

(DON PAEZ *saute à terre.* LA BELISA, *jusqu'alors immobile, s'avance vers lui et cherche à l'attirer.* DON PAEZ *se dégage pour regarder les ribaudes que le rythme du « Boute-Selle » a mises en branle et qui commencent à danser.* — Danse espagnole. — *Durant cette danse,* LA BELISA *parvient à conduire* DON PAEZ *dans un coin, tandis que s'achèvent les derniers pas.*)

LA BELISA

Deux mots.

DON PAËZ

Ni deux, ni trois.

LA BELISA

Il faut que je t'instruise.

DON PAËZ

Crois-tu longtemps encor me poursuivre à ta guise,
comme une louve en rut rivée à mes talons ?

. . . .

LA BELISA

J'en connais qui, jadis, dansaient, jupes troussées,
et qui vont, maintenant en haillons et cassées,
sous le fouet de la haine à travers les mépris !
J'en connais qui, trompés, mais follement épris,
laissent leur belle, en paix, s'ébattre à leur moustache.
Ceux-là, don Paëz, portant souquenille ou panache,
ont autre chose à faire, à la chute du jour,
qu'à rire, qu'à chanter, qu'à battre du tambour.

DON PAËZ, *s'écartant dédaigneusement*

O langue de vipère !

LA BELISA

Un moment.

DON PAËZ

Qu'est-ce à dire ?

. . . .

LA BELISA

Va ! tu me fais pitié !

DON PAËZ

Non! tais-toi! Ce sourire,
sais-tu bien, Belisa, que jamais, jusqu'ici,
personne, devant moi, n'osa le prendre ainsi.
Un seul, un soir, railla sous Burgos : ma rapière,
d'un éclair foudroyant, lui brûla la paupière!
Mais, parle et parle vite! Un mot, un fait! Déjà,
l'autre jour, tu me vins raconter qu'un goujat,
je ne sais qui, rôdait, je ne sais où, dans l'ombre...
quelque histoire de rue aussi vile que sombre...
Cette fois, jusqu'au bout, explique-toi! Sinon!

LA BELISA

Voici. Dona Juanna, dont tu connais le nom,
peut-être, l'autre soir, du haut de sa fenêtre,
comme un fier cavalier, que j'ai cru reconnaître,
passait, laissa tomber, sur le chemin, la fleur
de son corsage rouge et, sans doute, son cœur...

DON PAËZ

Tu mens, tu mens!

LA BELISA

Toujours, en ce cas-là.

DON PAËZ

Précise !
A quelle heure ? Quel jour ? Ne t'es-tu pas méprise ?
Quel homme ? Jeune ? beau ? dis-moi qui, dis-moi qui,
je le veux ?

LA BELISA, *tendant le bras*

Tu le veux ! Regarde donc, c'est lui !

(*Entre don Etur, pendant que la Belisa se retire à l'écart.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, plus DON ETUR

. . . .
. . . .

DON PAËZ

Ecoute. Lave-toi d'un soupçon qui m'écœure !
Belisa, ce démon du bouge et du ruisseau,
t'a surpris, ramassant une fleur, sous l'arceau
de la dona Juanna, que l'on dit ma maîtresse.
Est-ce vrai? répond court.

DON ETUR, *tirant une fleur de son pourpoint*

Vois et sens !

DON PAËZ

O traîtresse !

. . . .

. . . .

Ah ! vous m'avez raillé, trompé, berné...! C'est bien.
Gare au maître éveillé, courtisane et vaurien !

DON ETUR

Des menaces ?

DON PAËZ

Non, non, toute menace est vile.
Qui tarde à se venger se venge mal. Séville,
à la fois saura tout, insulte et châtiment.
Allons ! rapière au vent ; rends-moi raison, manant.

DON ETUR

Pour Juanna !

DON PAËZ

Mort et sang ! tu sauras, je le jure,
bientôt, comment don Paëz prend et punit l'injure

(*Ils dégainent*)

. . . .
. . . .



SCÈNE VI

LES MÊMES, moins les femmes

. . . .
. . . .

DON ETUR, *qui a été mortellement blessé par don Paëz, accoudé, haletant,*

Qu'on me laisse parler! Ma force m'abandonne.
Souffle à souffle, déjà, je me sens défaillir.
Don Paëz, tu m'as brisé. Tu peux t'enorgueillir,
mais, sache-le, j'emporte avec moi sous la pierre
cette gloire d'amour illustrant ta carrière,
qui, mieux que ta bravoure, assurait ton renom.
. . . .
Bien des cœurs, pour don Paëz, battaient sous le corsage,
et des balcons, tombaient des fleurs sur ton passage.
Désormais, on dira : Voyez, c'est le bouffon,
l'esclave de Juanna, sa chose et son chiffon,
celui qu'elle repaît des restes de la ville
et qui se bat à mort pour sa pâture vile!

Et les femmes, de loin, te montreront au doigt,
et les petits enfants courront autour de toi...
Va ! va ! ne pouvant plus te voir ni te maudire,
je veux te suivre encor de mes éclats de rire.

(DON ETUR *s'est dressé, et dans l'effort qu'il fait pour rire, il suffoque et retombe, secoué de hoquets, mort.)*

(DON PAËZ *sort, en haussant les épaules.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins Don Paëz ; LA BELISA

LA BELISA

Enfin, il l'a tué !

DON LUIGI

Misérable !

LA BELISA

Vengée !

Oh ! de quel flot de fiel je me sens dégagée !

DON LUIGI

Hors d'ici ! hors d'ici !

LA BELISA

Je touche donc au bout :
je l'abats !

DON LUIGI, *menaçant*

Qu'est-ce encore ?

LA BELISA, *l'interrompant*

Au début, avant tout,
femme perdue, en proie aux appétits de l'homme,
quelque chose de moins qu'une bête de somme,
Ayant faim, ayant soif, froid et peur, je me vois,
dans la vie implacable, être errant, aux abois,
de baiser en baiser plus sombre et plus infâme...
Un jour, pourtant, jour saint, je ressaisis mon âme.
Dieu, sans doute, poussa jusqu'à moi ce berceau
pour arrêter ma chute aux pentes du ruisseau.
Je fus mère. Une fille au monde était venue,
dans ce lit où l'enfer m'étalait toute nue.

Dix-sept ans, comme un lis, je cultivai l'enfant,
et je l'enveloppai d'un regard triomphant,
la voyant croître pure, insouciante, heureuse.
Surtout, je la gardais de la flamme amoureuse.
Sentant encore en moi ses restes mal éteints,
je craignais de mon sang les funestes instincts
et de voir en son cœur s'allumer l'étincelle !
Ah ! le vice est fatal qu'un sang souillé recèle !
Mon enfant, tout à coup, un soir, ne rentra pas.
J'attendis, j'appelai, je courus : pas à pas,
je refis le chemin qui conduit à Séville !
De maison en maison, je frappai ! Par la ville,
j'allai, tordant mes bras, comme Rachel criant ;
j'allai, battant la rue, écoutant, suppliant
les murs même d'avoir pitié ! — Pauvre affolée !
Ma fille, au jour, revint, stupide, échevelée !
et je compris qu'un homme avait passé par là !
Depuis, de lit en lit, brûlante, elle roula,
Seconde Belisa du sceau charnel marquée,
sur la sombre galère à jamais embarquée !
Son amant était pauvre et par suite indulgent ;
il lui donnait l'amour, elle cherchait l'argent.
Oh ! j'ai lutté, prié, pleuré...! Vaine chimère!
Contre l'homme et son or que peut donc une mère?

Alors, au fond de moi, quelque chose grandit,
ce besoin de tuer le séducteur maudit,
cette haine de femme, haletante et féroce,
qui me l'a fait, cinq ans, suivre comme un molosse,
étrangler, lorsqu'enfin le jour propice a lui,
car, Juanna, c'est ma fille,

(*désignant* DON ETUR)

et le voleur, c'est lui !

(*se tournant vers les reitres*)

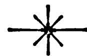
Quant à vous, jeunes gens, qui rêvez adultères,
si vous ne craignez Dieu, prenez donc garde aux mères.



Mme Pol LEMAIRE



Fontenailles





Fontenailles

FRAGMENTS

ACTE I

Au sommet d'une côte abrupte, la terrasse d'un château ruiné dont on aperçoit sur la gauche une partie envahie par les broussailles jusqu'au faîte. A droite, adossée à d'autres pans de murs, une humble et chétive maison basse sous un riant désordre de fleurs. Au fond, par dessus un mur à hauteur d'appui coupé d'une barrière rustique, de vastes horizons de coteaux et de bois.

SCÈNE II

MISÈRE, SUZANNE

(Le sire d'Hennecourt qui, depuis la mort de sa femme, tuée par les odieuses calomnies des courtisans, a quitté Versailles et s'est réfugié dans la solitude, craint que sa fille Suzanne, soustraite par lui aux regards de tous, ne s'ennuie.)

SUZANNE

Non, ces murs que la ronce embarrasse,
Nos escaliers disjoints, nos arceaux, ma terrasse

Que rase tous les soirs le vol des martinets,
Ces arbres qui sont mes amis, que je connais
Et qui m'aiment aussi, mon père, en l'habitude
Qu'ils ont de moi, ne me sont pas la solitude.

MISÈRE

Leur repos est hautain, mais triste.

SUZANNE

Du moment
Qu'il verse, en votre esprit souffrant, l'apaisement
De l'amertume ancienne et des vieilles colères,
Il me plaît. Vous pourriez dans ces bois séculaires
Où le Temps a tenu la pioche et le marteau,
Sur les débris épars qui furent le château
Ne me plus évoquer en de belles histoires,
Avec leurs chasses, leurs batailles, leurs victoires,
Ces barons d'Hennecourt de qui le nom survit.
Ils peuplent mon désert, mais votre amour suffit.
Et marchant près de vous ou près de vous assise,
En nos heures que rien ne trouble et ne précise,
Je n'ai pas vécu seule un jour.

MISÈRE

L'apaisement,
C'est de toi qu'il me vient, c'est de ton enjouement,
De ta douceur, à toi, que j'ai trop tard connue,
Mais nos bois où, lumière et bruit, tout s'atténue
Me sont chers, et je vis à leur ombre et par eux
Libre, et si je croyais à ton bonheur, heureux.

SUZANNE

Croyez-y donc, mon père, et soyez heureux.

MISÈRE *l'enveloppe de son bras droit et se tournant à demi vers le Château*

Terre
Des ancêtres toujours vivants, en ton mystère
De ruines en deuil et de rameaux touffus,
Oppose donc à tous étrangers les refus
De la ronce rampante et de l'ortie ! efface
Devant eux nos sentiers abrupts et quoi que fasse
Leur détestable instinct du mal, ne permets pas
Qu'ils te souillent avec la fange de leurs pas.

SUZANNE

Comme vous avez dû souffrir !

MISÈRE

Laisse ! et pardonne.
C'est déjà trop de cet ennui que je te donne,
Ma vieille haine t'a peinée. Oublions-la.
— Tu riais en venant, Suzanne !

FONTENAILLES, *paraissant au fond, sur le mur, avec une haute canne de dame au large ruban flottant*

M'y voilà !

SUZANNE, *regardant son père*

Dieu!

FONTENAILLES, *qui a fait à la marquise Lydie encore invisible une profonde révérence moqueuse*

Rirez-vous encor du chevalier, marquise ?

(*Et arborant fièrement la canne*)

Je plante le drapeau !

MISÈRE, *à Suzanne, en la ramenant vers la maison*

Rentre.

FONTENAILLES, *l'ayant vue, à part*

Une enfant exquise!

(Puis, au coup d'œil que lui jette Misère qui rentre également)

Le père est un brutal!

(Cependant, la marquise parvenue à son tour au sommet de la côte se présente à la barrière. Il s'empresse, la lui ouvre, et lui offrant la main :)

Madame!

(Mais elle se détourne vers le paysage comme curieuse de le voir d'en haut)

SCÈNE III

FONTENAILLES, LYDIE,
puis la comtesse HIPPOLYTE, puis la duchesse LUCINDE

LYDIE, *comme à elle-même*

Des sentiers
De chèvre, —

FONTENAILLES

où d'un tel pas si hardi vous montiez,
Faisant à nos amis honte de leur paresse,
Que j'ai cru voir en vous Diane chasseresse.

(Et la suppliant)

Au nom de mon amour ! —

LYDIE, *froidement, lui reprenant la canne*

D'abord, restituez !

FONTENAILLES

Ne soyez pas méchante ainsi, vous me tuez.

LYDIE

C'est convenu. Je suis fausse, injuste, inhumaine.

FONTENAILLES

Certes !

LYDIE

Mais les petits chemins où je vous mène

Voudraient qu'un chevalier fut plus galant, mon cher.
Et voyez donc! Si Dieu vous fit des bras de chair
Pour que vous puissiez être un utile acolyte,
On vous réclame.

FONTENAILLES, *un peu perdu*

Qui?

LYDIE

Ma cousine Hippolyte.

FONTENAILLES *se précipite*

Oh! Comtesse!

HIPPOLYTE, *entrant*

Merci, Lydie.

FONTENAILLES, *furieux contre lui-même, à part*

Elle a raison
De m'affronter. Je suis plus bête qu'un oison.

LYDIE, *appelant*

Viens donc, Lucinde.

LUCINDE, *encore dans la montée*

Vous entendez les sonnailles
Des béliers tout là-bas? C'est gentil!

LYDIE, *touchant Fontenailles de sa canne*

Fontenailles?

FONTENAILLES

Marquise?

(Du regard, elle lui désigne Lucinde. Lui, faisant contre fortune bon cœur)

Avec plaisir!

(Et allant au devant de Lucinde, il lui fait offre de sa main, le chapeau bas, avec une belle révérence)

Je suis votre valet.

Mais LUCINDE

Merci, j'ai Lantenac.

(Cependant Lantenac est à quelque distance, ce dont elle se dépite)

Lantenac, s'il vous plaît?

FONTENAILLES

Et de trois !

LUCINDE

Lantenac !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LANTENAC, puis SAUVIGNY,

Et derrière lui des valets portant des paniers de provisions

LANTENAC

Ventru comme un Silène,
Et las, recru, fourbu, ruisselant, hors d'haleine,
J'admirais Sauvigny lequel s'est ravisé
Et nous suit de moins loin qu'on ne l'aurait pensé.
Car vous imaginez que sans un tel miracle,
Duchesse, le plaisir, le miroir et l'oracle
Des Grâces, je n'aurais jamais —

LUCINDE, *le battant*

Allez-vous-en !

. . . .

. . . .

SAUVIGNY

N'est-il pas temps qu'on m'aime !
Lorsqu'à votre désir j'ai si bien obéi,
Si l'on ne m'aime pas d'abord je suis trahi.

LYDIE

Ce pauvre Sauvigny !

SAUVIGNY

Je meurs !

LANTENAC, *voyant s'ouvrir la porte de la maison*

Quelqu'un, marquise?

. . . .

. . . .

SCÈNE VIII

FONTENAILLES (*dont Lydie vient de repousser l'amour*), LANTENAC

LANTENAC

La vulgaire
Histoire, n'est-ce pas? Quelque dépit. — En guerre
Alors, et me réduis ta princesse! Du cœur!
On écarte un galant, mais on choie un vainqueur,
Et ces rebellions en des heures prochaines,
Après de tels jamais, accepteront tes chaînes.
Pas de répit. Viens-t-en. Mais ne va plus ainsi
La prier.

FONTENAILLES

Ne le crains pas de moi. Dieu merci,
Après l'entraînement des mots et la querelle,
Elle m'a parlé, vraie, et franche, et naturelle,
Et si je l'implorais encor, me refusant
A comprendre, pourtant j'ai compris à présent

Mais si prier est vain, ruser est misérable.
Je l'aime trop. Pas de ruse. L'Irréparable !

(Et lui montrant la maison de Misère)

Ecoute, va trouver cet homme en sa maison.

LANTENAC

Que vas-tu faire?

FONTENAILLES

Une folie et j'ai raison.
J'ai vu sa fille. Elle est sous son toit prisonnière,
Dis-lui que je la veux, et t'y prends de manière
Qu'il me la donne.

LANTENAC

A toi, mais tu n'y songes pas.
La connais-tu? Jamais tu ne t'en occupas.
Tu l'as vue, et c'est tout.

FONTENAILLES

Elle m'est inconnue.
Qu'importe? Elle sera la première venue.

Et tu ne vois donc pas que s'il passait ici
Que sais-je ? une servante, eh bien, dans mon souci
D'être quitté plus tôt de l'amour décevante,
Sans y plus réfléchir je prendrais la servante,
Que celle qui viendrait, c'est elle que je veux,
Et quand noire, ses yeux perdus sous ses cheveux,
Elle irait en haillons, pieds nus, bohémienne,
Je lui tendrais la main et lui dirais : sois mienne!
L'une ou l'autre pour moi n'a sur terre qu'un nom :
L'Obstacle, et, bure abjecte et grossière ou linon,
M'affranchira d'aimer, âme triste et confuse,
Celle qui ne veut plus d'amour et s'y refuse.

LANTENAC

Mais faut-il parce qu'en ta hâte de guérir
Un mal que tu n'as pas achevé de chérir,
Qui te ressaisira demain, quoi que tu veuilles,
Une enfant a passé près de toi sous les feuilles,
Quand elle céderait, que de ta guérison —
Chimérique ! — elle soit le gage et la rançon?

FONTENAILLES

Lantenac!

LANTENAC

Car c'est bien. J'y consens. Répudie
Ton amour. Chasse-le. Tu le peux. Mais Lydie
Aura-t-elle cessé de vivre en toi, cessé
D'être belle, de te posséder, insensé
Dont elle est, elle seule, et pour toute la vie,
Le bonheur et l'unique et l'adorable envie ?
Alors que feras-tu de l'autre ?

FONTENAILLES, *après un temps*

Tu pouvais
Me refuser sans tant de paroles. J'y vais !

LANTENAC, *s'élançant*

Non !

FONTENAILLES

Je peux donc compter sur toi ! Que soit profonde
Ma blessure et qu'avec la douleur s'y confonde
Je ne sais quoi de doux encore et dont le prix
M'est cher, ce n'est pas toi qui me l'auras appris.

Oui, je le sais qu'avant que j'oublie et renaisse
En mon insouciance heureuse, en ma jeunesse
Et me retrouve un jour tel que tu m'as connu,
Le combat sera long que j'aurai soutenu.
Mais sauvé de Lydie, hélas ! trop adorée,
Quand je devrais de tout mon cœur faire curée
Aux regrets qui viendront m'assaillir, chiens hideux,
Laisse faire, je me débarrasserai d'eux.

LANTENAC

Prends donc pitié de toi !

FONTENAILLES

Brisons là. Ma folie
A raison. Tu verras. Toi, va, parle, et me lie.

LANTENAC

Mais encor ! —

FONTENAILLES

Ne me rends pas service à demi !

(Et courant à la maison il en ouvre la porte)

Tiens !

LANTENAC

Oh!

FONTENAILLES, *à Misère qui paraît sur le seuil*

Monsieur, daignez écouter mon ami!

(Et il se sauve.)



ACTE II

Dans la maison. C'est une habitation paysanne mais où se voit çà et là, dans un meuble, dans une tenture, des restes d'une ancienne richesse. Au fond, accotée de la fenêtre derrière les vitres de laquelle se mêlent les feuillages et les fleurs, la porte qui donne sur la terrasse est demeurée ouverte.

SCÈNE III

MISÈRE, SUZANNE

Misère, à qui Lantenac vient de demander la main de Suzanne, non pour Fontenailles, mais pour lui, veut confesser sa fille et savoir si elle aime l'étranger. Après avoir accompagné Lantenac, il redescend, et avec une douloureuse tendresse, enveloppant de ses bras Suzanne assise, comme pour la pouvoir mieux regarder, met devant elle un genou en terre. Mais

SUZANNE, *s'arrachant violemment à ses pensées*

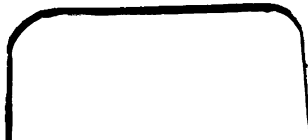
Non !

(*Et elle l'oblige à prendre sa place et s'assied à ses pieds sur le tabouret*)

MISÈRE, *après un temps*

Voyons !

Ce matin, nos bois noirs traversés de rayons,



Nos escaliers disjoints, nos arceaux, la terrasse,
Tous ces débris croulants du berceau d'une race
T'enchantaient. J'étais plein d'incertitude. Et las
D'étudier en vain ce que tu me voilas
Des ennuis où pouvait ton âme être engagée,
Tu sais, je t'ai, non sans angoisse, interrogée.

SUZANNE

Et voici que de la même angoisse occupé,
Vous croyez à présent que je vous ai trompé !
Que ce n'était pas vrai qu'à notre solitude,
Je ne préférais pas le bruit, la multitude
Sur les places, la rue où se croisent les pas,
Et que vous posséder ne me suffisait pas !

MISÈRE

Ma fille ! — Tu m'as dit des paroles sincères
Qui ravirent mon cœur et m'étaient nécessaires
Et que je crois entendre encore, car ta voix
Pour m'illusionner peut tout. Mais tu le vois :
Ces douceurs dont l'esprit tout d'abord s'émerveille
Meurent vite. C'était le Rêve, et l'on s'éveille.

SUZANNE

Un rêve? Mais si doux, si bon ! Rêvons encor !

MISÈRE

Nous ne le pourrions plus. C'est toujours le décor
De feuillage et de fleurs d'hier et de naguère,
Profond, mystérieux, ignoré du vulgaire,
Où l'un pour l'autre en des loisirs que nous savions
Employer, isolés et libres, nous vivions ;
Et les bises d'hiver qui sont cris et murmures
Et sanglots n'en ont pas dépouillé les ramures
En leurs cruels galops désordonnés et fous.
Mais le charme s'en est envolé.

SUZANNE

Croyez-vous ?

MISÈRE

Nous n'y serions plus seuls. Toi, joyeuse ou craintive,
Moi, triste, qu'au taillis où tout est force active
Et bataille s'émut un frisson passager,
Nous penserions que va revenir l'Etranger.

SUZANNE

Pourquoi cela ?

MISÈRE

Pourquoi ? Regarde en ta pensée.
Demande lui de quelle émotion pressée
Ta voix tremblait tantôt, pourquoi dans ce moment
Se fixent sur les miens si douloureusement,
Alors que te voilà sur ton père appuyée,
Tes yeux où je vois poindre une larme — essuyée
Trop tard, — et de quel feu je sens brûler ta main ?

SUZANNE, *se levant*

N'en parlez pas. Cela sera passé demain.

MISÈRE

C'est le mot du soldat blessé. Mais sa blessure
Même close, c'est vainement qu'il se rassure.
L'épée hésite et tremble au poing jadis vainqueur.

SUZANNE

Père, vous serez là qui prendrez tout mon cœur !

MISÈRE

Ah! ne déserte pas la vie! Aime au contraire.
C'est le devoir auquel nul ne peut se soustraire
Et, sous quelque raison qu'il se fut abrité,
Qui l'aît tenté sans honte et sans déloyauté !

SUZANNE

Et je vous quitterais !

MISÈRE

Dès que t'aura nommée
L'amour, je le voudrai.

SUZANNE

Mais vous ?

MISÈRE

O mon aimée,
Laisse-moi préférer, puisque tu m'appartiens,
Ton bonheur à ma joie et mes chagrins aux tiens.

. . . .
. . . .

SUZANNE

Ah! mon père! laissez. Faut-il que d'une idée,
D'une chimère, pour en souffrir, possédée
Votre âme se tourmente et me tourmente aussi?
Que tout ce qui riait en nous fut obscurci
Parce qu'un désespoir a poussé notre porte
Et qu'ardente, suivant le zèle qui l'emporte,
Une amitié voulut tenter de le sauver !
Qu'est-il donc arrivé qui ne dût arriver?
J'ai dit non! Si ma voix tremblait — c'est bien possible —
M'aimeriez-vous, étant demeurée insensible
A ce long combat que, bien que vous l'eussiez pu,
Vous, mon père, vous n'avez pas interrompu !

MISÈRE

Ma Suzanne !

SUZANNE

Oui, si folle et touchante et ravie
D'un sacrifice entier, absolu de la vie,
Des emplois obtenus, des biens acquis, du nom,
Cette prière me troublait. Mais j'ai dit non !

Et fuyons ou restons qu'importe? En ces passages
Croyez-vous qu'on ait deux paroles, deux visages
Quand on est votre fille et qu'on a répondu
Comme on pensait, comme on voulait, comme on a dû?
Oh ! mon âme n'est pas assez basse et rampante
Pour qu'elle plaigne son devoir et s'en repente.
Et vous le savez ! — Mais quel mal nous faisons-nous !
Est-ce moi qui vous parle? Oh! souffrez qu'à genoux,
Père, bien humblement, je vous en fasse amende
Honorable. C'est votre enfant qui vous demande
Pardon?

MISÈRE, *la relève et l'embrasse, puis*

Il reviendra. Je l'ai permis, je l'ai
Voulu, pour lui répondre après t'avoir parlé,
Seul avec toi. Car le pourquoi de mes alarmes
Tu l'ignorais. Que lui dirai-je ?

SUZANNE, *élevant la main*

Oh!

MISÈRE

Mais tes larmes !

Déjà, pour ce passé maudit, je m'exécrais.
Et si je te vouais à présent aux regrets ?
Car la faute fait signe à la faute et l'attire.
Ils sont la mort du cœur, ma fille, et le martyre.

SUZANNE, ***avec fermeté***

Non !

(Et, dans ses bras à lui, éperduement)

Vivre l'un pour l'autre et seuls, à tous moments.
Toujours, et nous chérir en nos renoncements !

. . . .
. . . .



ACTE III

Dans les ruines. Une salle qui n'a plus d'autre plafond que les verdures et le ciel, et de tous côtés assaillie et reprise par les mousses et toute la forêt envahissante. Les valets ont dressé le festin sur une large table de pierre et ce sont des pierres aussi, mais recouvertes de tapis, qui serviront de sièges.

SCÈNE IV

LYDIE, SUZANNE

Fontenailles a défié Lantenac qui l'a trahi, Suzanne accourt supplier Lydie d'empêcher le duel.

LYDIE, *qui redescend,*

Une enfant ?

SUZANNE

Qui vous dit : Ecoutez-la,
Car c'est un déplaisir cruel qui la tourmente,
Et qui vous le demande en grâce.

LYDIE

Elle est charmante
Et je l'écouterai de grand cœur. Approchez!
Mais, dites cependant, parmi ces murs cachés
Si merveilleusement dans la forêt profonde
Qu'en un seul rideau vert tout s'y perde et confonde
Et qu'on y rencontre un obstacle à chaque pas,
C'est moi que vous cherchiez, qui ne vous connais pas?

SUZANNE

Oui, vous, Madame, vous, en qui seule j'espère.
Moi, je ne compte pas. Vous êtes chez mon père.
On m'appelle Suzanne. Et certes j'aurais dû
Songer, étant si peu, qu'il m'était défendu
Même de vous prier! Mais pendant que nous sommes
Ici, toutes les deux, que le temps fuit, deux hommes,
Deux amis vont se battre et vous les connaissez,
Et ces rapprochements sont peut-être insensés,
Mais qu'advînt un malheur, nous en serions la cause!

LYDIE

Vous et moi? Cela vaut que tout Paris en cause
Et la cour en aura de quoi se divertir!

SUZANNE

Vous et moi.

LYDIE

Je l'entends, et j'y veux consentir.
Mais pour nous prendre ainsi dans les mêmes tenailles
Quels sont donc ces deux fous? Ce n'est pas Fontenailles
Et Lantenac?

SUZANNE

Si fait. Vous les avez nommés.

LYDIE

Et c'est vous et c'est moi qui les aurons armés?

SUZANNE

Que Paris s'en étonne et que s'en divertisse
La cour, ils l'auront fait contre toute justice.
Mais vous, une marquise, et moi venue à vous
Pour ces deux hommes, pour ces amis, pour ces fous,

L'une et l'autre des mêmes lacs enveloppées,
Nous n'en aurons pas moins fait croiser leurs épées,
Et n'est-ce pas affreux seulement d'y songer?

LYDIE, *travaillée d'un mauvais soupçon*

Oui.
(Et la regardant dans les yeux)
Qui de l'autre avait une offense à venger?

SUZANNE

Vous aviez rebuté le chevalier. Vous faites
Ce qu'il vous plaît, Madame, et, triomphe ou défaites,
Quelque destin que veuille aux autres ordonner
Votre choix, il s'y faut d'abord abandonner.
Je ne vous en dis rien qu'en tremblant. Mais perdue
Pour lui, dès qu'il vous eut ce matin entendue
Et qu'il vit ses espoirs effacés désormais,
Son amour pouvait-il dire : Je me soumets.
Et ne plus vous chercher, à moins qu'une barrière
Le séparât de vous? même d'une prière
Lui fit un crime? — et telle, affolé d'un salut
Impossible, il l'osa rêver et la voulut.

LYDIE

Vraiment je vous écoute et je crois vous comprendre.
Il est des cœurs enclins à promptement s'éprendre,
Qui flamberont sitôt qu'on le leur permettra.
Le chevalier à point nommé vous rencontra
Et de quelqu'un de ces traits dont il nous entame
L'amour —

SUZANNE

Il ne fut pas en question, madame.
Le chevalier savait que j'existais. Cela
Manifestement. Puis, c'est tout. Mais j'étais là,
Dans l'étroite maison, à deux pas, si prochaine
Qu'il crut pouvoir nouer sur l'heure une autre chaîne
Et par ce moyen vaincre, ainsi qu'il y songeait,
L'inguérissable amour dont vous êtes l'objet. —

LYDIE

Et que m'aimant si fort et suivant son idée
Il chercha votre père et vous a demandée.
Eh bien! l'inguérissable amour qu'il vous a dit
Qu'il daignait me garder et dont on m'étourdit

N'empêche rien. Suivez le désir qui vous tente.
Je le verrai sans peine et j'y suis consentante.
Epousez-le, je vous le cède, et vous aimez,
Et si pour mieux serrer les nœuds que vous formez,
Il faut que jusqu'à vous son dépit me ravale,
Vous pourrez dire que vous fûtes ma rivale.

SUZANNE

Votre rivale, moi? Non, je ne la suis pas.
Mon Dieu! j'aurais baisé la trace de vos pas,
Si n'ayant pour cela qu'un mot à dire, un signe
A faire, vous que tout à cette fin désigne,
Vous aviez arrêté, prompte à vous émouvoir,
Car personne que vous en a-t-il le pouvoir?
Ce duel dont nous sépare un si court intervalle,
Et voilà qu'à présent je suis votre rivale?

LYDIE

Démentez donc l'aveu que me fait votre émoi,
Parlez, vous n'aimez pas Fontenailles?

SUZANNE

Qui ? Moi ?
Si je l'aimais serais-je auprès de vous ?

LYDIE

Quelle âme
Auriez-vous donc, qui me prie avec tant de flamme,
Si l'amour n'était pas en jeu ? S'il n'était pas
En jeu, mais vous n'auriez pas même fait un pas
Au contraire. Alors, oui, vous m'auriez évitée.
Et vous vous êtes dans mes bras précipitée
Et, folle, vous m'avez priée éperdûment
En appelant de mon amour, pour votre amant.
Et vous ne l'aimez pas ?

SUZANNE

Mon amant ! — Quel partage
Quand il vous aime tant qu'on ne peut davantage ?
Si j'eusse ressenti même un trouble vainqueur,
Aurais-je donc voulu, pour ma honte, d'un cœur
Tout plein de vous, et dont jusque dans sa détresse,
Vous restez pour toujours souveraine maîtresse ?

Il rêvait d'enchaîner sa triste liberté.
Mais que serais-je enfin de l'avoir accepté ?
Si je l'aimais, allez, j'en serais convenue.
Cependant près de vous comme je suis venue
Il vous faut des raisons. Cela ne suffit pas
Qu'un tel combat s'apprête, épié du trépas,
Qu'à se porter des coups meurtriers soient contraintes
Deux mains que l'amitié joignait en ses étreintes,
Madame ! Ces hauts faits vous sont donc familiers ?
Et ma démarche vous étonne ! Et vous parliez
De votre amour ? Oh Dieu ! Mais dans cette géhenne
Si c'est là votre amour, quelle est donc votre haine ?
Je vous disais : Venez, et les désabusons,
Cela veut qu'on l'explique. Il vous faut des raisons !
Eh bien, soit ! voilà : J'aime.

LYDIE

Ah ! — Ce que sert, la belle,
D'offenser à plaisir la vérité rebelle,
Vous le voyez !

SUZANNE

Oui, j'aime. Et c'est pourquoi devant

Le péril, sans y plus réfléchir me levant,
Car vous l'avez bien dit, et, folle, à vous subtile,
J'ai pour le cacher pris une peine inutile,
J'étais venue à vous; mais je n'aurais pas cru
Que le tourment qui m'enfiévra s'en fût accru,
Et que plus tôt que de courir où l'on se tue
Vous m'auriez de si vains fantômes combattue
Et, pour en rire dans votre monde moqueur
Peut-être, dérobé le secret de mon cœur !
J'aime ! et le chevalier, bien qu'il m'ait demandée
A sa part aux terreurs dont j'ai l'âme obsédée.
Mais après vos soupçons et vos doutes mauvais,
Si, pour vous détromper, Madame, je devais,
Contrainte à me laver de votre flétrissure,
Aller jusqu'à vous dire un nom, que se rassure
En cette angoisse plus grande que de sa mort.
L'orgueil blessé qui vous déchire et vous mord !
Le nom que je dirais n'est pas le sien. — Donc faites
Que ce jour, par pitié, se termine en des fêtes
Et que nos yeux n'aient pas de larmes à verser !
Ou si les séparer serait vous abaisser
Et messiérait suivant les récentes ruptures,
J'y courrai seule. Mais c'est assez de tortures !
Vous oublierez de quels discours je vous froissais.

Ne m'interrogez plus. Car j'aime et je le sais,
Et quel beau dévouement pour qui tout ce qu'envie
Le monde n'était rien, ni le rang, ni la vie,
Quelle amitié superbe et haute, se donnant
Et qui me priait, — il m'en souvient maintenant, —
M'ont comme en un réveil arrachée à moi-même
Et prise toute ! Mais j'ignore si l'on m'aime.

(Puis, tout à coup, allant à la marquise et lui offrant la main pour la conduire)

Qu'importe cependant ? J'eusse pu le savoir,
La douceur m'en eût-elle épargné mon devoir ?
Ah ! de quels pleurs faut-il que vous soyez requise ?
Ne viendrez-vous donc pas ?

(Mais Lantenac avait paru au fond. Lydie l'aperçoit)

SCÈNE V

LYDIE, SUZANNE, LANTENAC

LYDIE

Lantenac !

LANTENAC

Oui, marquise.

(Et comme il va à Suzanne)

SUZANNE

Vous m'écoutiez, monsieur?

LANTENAC

C'est moi qui vous devrais
Gronder, si vos aveux, desquels je m'enivrais,
M'en laissaient le courage et la force. O ma vie,
Mon bien suprême, de quel doute poursuivie,
Allez-vous en de tels effrois vous enfermer?
Je vous aurais pu voir et ne pas vous aimer?
Quoi! la source des bois où l'aurore se mire
Sait que pure, elle est belle, et belle qu'on l'admire.
Et votre âme a pour moi dévoilé ses trésors
Plus chers que toutes les gemmes, que tous les ors,
Dont l'éclat a jamais ravi la renommée,
Et pourtant vous n'étiez pas sûre d'être aimée?
Ah! douter est un droit. Oui. Mais vous l'usurpiez,
Et regardez que votre esclave est à vos pieds.

SUZANNE

Jusqu'à l'heure où ce duel aura lieu.

LANTENAC

Qu'on l'avance
Et qu'elle sonne !

SUZANNE

Hélas !

LYDIE

Il vous plaît donc ?

LANTENAC

L'offense
Vient de moi. Quel que soit mon regret du passé,
Je ferai ce que veut celui que j'offensai.
Aussi bien je savais que naîtrait sa querelle.

LYDIE

Vous l'avez supplanté ?

LANTENAC

Je l'ai trahi !

LYDIE

Pour elle !

(Et à Suzanne)

En quoi serais-je donc mêlé à tout ceci ?

LANTENAC

En quoi, madame ? Quand sans trêve ni merci,
Bourrelle qui tient un licol et qui le serre,
Vous avez irrité l'amour le plus sincère ;
De ses plus tendres vœux, de ses plus forts serments,
Lorsque vous avez fait vos divertissements,
Que si vous laissiez voir une peine attentive
A garder en vos fers la pauvre âme captive
C'était afin que pût tourner votre loisir
Sa détresse à triomphe et ses pleurs à plaisir,
Et que pour vos refus elle était cajolée,
Vous demandez en quoi vous y fûtes mêlée !
Mais hormis vous qui donc jeta dans les dangers
De se vouloir lier de liens mensongers,

Fontenailles ? Qui donc pour fermer toute porte
Aux extrêmes espoirs lui fit dire : Qu'importe ?
Et, fou, ne comptant pas ce qu'elle en souffrirait,
Le dirigea vers cette enfant qu'il ignorait ?

LYDIE

Monsieur !

LANTENAC

J'ai tort. C'est vrai. Mais envoyé vers elle
A cet égarement fallait-il que mon zèle
Prêtât la main, commît ce crime ? Absurdité !
Vous savez qu'il vous aime et qu'il l'eût détesté !
Donc, j'ai fait mon devoir. Plutôt un coup d'épée
Que son bonheur perdu, que cette enfant trompée.
En cela je n'ai pas quémandé vos avis.
Non ! ceux de mon cœur sont les seuls que j'ai suivis,
Tout de suite, n'admettant pas que l'on diffère,
Et vous n'êtes de rien dans toute cette affaire !
Mais de l'avoir pour vous, si vous n'en vouliez pas,
Laissé prendre un amour qui vaincra le trépas ;
Mais de vous être fait un jeu de son martyre,

Si cruel que cherchant au hasard qui l'en tire
Et terrible à lui-même en ses vœux insensés
Il rêva de liens qu'il eût plus tard brisés ;
Mais de l'avoir conduit, ainsi que par gageure,
Où vous le conduisiez : au mensonge, au parjure,
Ah ! dites qui de nous, sans en plus raisonner,
Le Ciel, un jour, devra punir ou pardonner ?

LYDIE, *après un temps passé, et s'adressant à Suzanne*

Oui, parce qu'en effet d'un jeu d'abord frivole
Je lui fis ce tourment où le meilleur s'affole
Et dont il eut raison de se vouloir quitté,
C'est moi, si par malheur vous l'aviez écouté,
Qui des larmes de feu qu'autrefois j'ai versées
Aurais supplicié vos yeux pleins de pensées,
Enfant, et vous aurais jetée en des enfers
Dont je connais l'horreur, moi qui les ai soufferts !

LANTENAC

Il vous aime, on ne vous aimait pas.

LYDIE, *revenant à lui*

Ces épées

Que l'une à l'autre dans leurs feintes eût frappées
La colère, c'est moi qui les aurais aussi,
Pour quel regret cuisant, pour quel amer souci,
Mises dans votre main, dans la sienne !

SUZANNE

Une larme,
Madame, peut couler, un mot se dire : l'arme
Qui du cœur d'un ami va chercher le chemin
Ne doit guère tenir bien ferme dans la main.

(*Et courant à Lantenac*)

N'est-ce pas ? elle y tremble et le regard l'évite.

(*Mais Lydie l'a arrêtée au passage*)

Oui, vous le voudriez, elle en tomberait vite.

LYDIE, *qui l'embrasse*

Ah ! dut-il la tenir à s'y briser les doigts,
Je l'en arracherai. Je le veux, je le dois.

LANTENAC

Mais le voici qui vient !

LYDIE *l'appelle, lui tend la main*

Mon ami, —

(*Et de même à Suzanne avec un sourire triste*)

Ma rivale ! —

Vous me pardonnerez tous les deux ?

. . . .

. . . .



TABLE



